

12th

LE SAINT DÉNICHÉ

ou

LA BANQUEROUTE
DES MARCHANDS
DE MIRACLES.

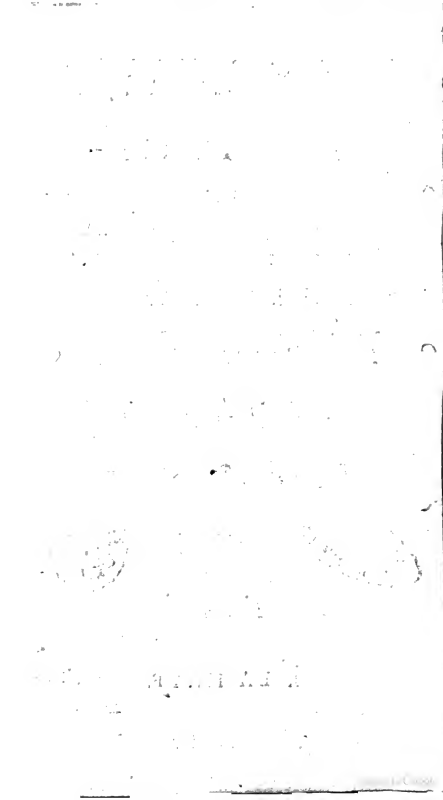
COMEDIE.

Le prix est de vingt - quatre sols.



A LA HAYE.

M. DCC. XXXII.



A L'AUTEUR
DE LA FEMME DOCTEUR.



M.

Qui que vous soyiez (car je n'ai pas l'honneur de vous connoître) permettez-moi de vous adresser cette Comedie, comme un ouvrage qui vous a l'obligation de voir le jour. Sans vous qui auroit jamais osé faire un sujet de Comedie, d'une matiere aussi grave que les erreurs qui depuis tant d'années affligent l'Eglise de France; & pourroit. on se promettre quelque succès d'une pareille entreprise, si on n'avoit vû tout le Royaume & les Pais étrangers applaudir à la femme Docteur? Plus de vingt-cinq éditions qu'on en a faites dans l'espace d'un an, malgré le mécontentement du Parti & la mauvaise humeur de son Gazetier, sont le plus sûr éloge qu'on en puisse faire, & semblent lui assurer une longue durée. Que je serois heureux, si je pouvois me flatter d'un succès à peu près égal! ne croyez pourtant pas que mon dessein soit de vous de-

A ij

rober une partie de vôtre gloire. Le seul fruit que je souhaite de partager avec vous, c'est la consolation de desabuser un nombre de personnes des préjugés pitoyables, qui les attachent à la cabale Janséniste.

Je ne comprends pas dans ce nombre ces hommes sans religion qui se disent Jansenistes pour faire croire qu'ils sont quelque chose ; ni ces factieux Politiques qui ne sont Jansenistes que parce qu'ils sont Republicains ; ni ces femmes beaux-esprits qui ne raisonnent sur la Religion que parcequ'elles n'y entendent rien : ni ces beautés surannées qui sur le declin de l'âge se sont devotés par nécessité, & Jansenistes par chagrin : ni enfin ces hommes inquiets & naturellement fanatiques qui n'embrassent la secte que parcequ'elle heurte de front la raison, l'autorité & les loix. Il est pourtant vrai que ce sont ces gens-là qui font le gros du Parti, mais que faire à des esprits de ce caractère ? Ils sont incurables. La seule vûë des remèdes qu'on leur presente, les irrite ; il faut les abandonner à leur mauvais sort ; il faut gemir sur leur aveuglement, plaindre leur ignorance, prier pour leur conversion.

Mais on ſçait qu'il y a un grand nombre de Jansenistes de bonne foi , & d'ailleurs très-vertueux , qui ne ſont attachés à ce Parti que parce qu'on leur déguife avec art les erreurs monſtrueuſes qui en ſont les principaux dogmes ; & qui ſeroient étrangement ſcandalifés ſi le bandeau venant à tomber de leurs yeux , ils voyoient à decouvert les principes de libertinage & d'indépendance abſoluë ſur leſquels cette ſecte eſt appuïée, l'eſprit de haine & de revolte qui l'anime , les indignes armes dont elle ſe ſert pour ſe défendre , c'eſt-à-dire la médiſance , la calomnie , les accuſations les plus ſcandaleuſes , les fables & les contes les plus dépourvûs de vraïſemblance. Voilà , M. les perſonnes qui ont été l'objet de vôtre zèle ; & il eſt ſi vrai, que le ridicule eſt ſouvent plus propre que le ſerieux à deſabuſer des eſprits prevenus , que je ſçais pluſieurs perſonnes que vôtre Comedie à rappellées des voyes de l'erreur , ſurtout en Province , où grâces à Dieu la ſecte n'eſt pas à beaucoup près ſi accreditée. C'eſt auſſi l'eſperance d'un pareil succès , qui m'a fait entreprendre un ouvrage ſemblable au vôtre. Je me propoſe comme vous d'inſtruire & de deſabuſer les Jansenistes

de bonne foi aux dépens des autres , en leur faisant connoître du moins quelques-unes des erreurs de cette secte : car il y en a trop pour les rassembler toutes, & vous en avés déjà demasqué une partie.

Au reste , comme vous avés parfaitement observé dans vôtre pièce toutes les règles de la bienséance & de la modération , c'est aussi un point que j'ai encore voulu imiter de vous. Dans un siècle aussi poli que le nôtre , il n'est permis qu'à une mauvaise cause & à une passion violente de s'exhaler en injures grossières, en invectives personnelles & en accusations odieuses. Qu'est devenu le tems où les Jansenistes sçavoient par de bons mots & par une raillerie fine mettre les rieurs de leur côté ! les Jesuites produisoient un gros *in folio* chargé d'érudition qui sembloit devoir écraser le Parti. Point du tout : avec une lettre de dix ou douze pages , Pascal mettoit l'*in folio* hors de cour & de procès :

Solvuntur risu tabula, tu missus abibis.

Quelle différence ! Les Molinistes écrivent aujourd'hui avec modération & avec politesse , & on ne leur répond que par un torrent d'injures : on ne voit plus couler de la plume des Jansenistes que le

fiel le plus amer : la haine & l'esprit de révolte dictent tous leurs écrits : ils vont jusqu'à emprunter le langage & les expressions les plus basses des Halles,* pour insulter des Prélats respectables qui ont donné des preuves d'un courage Apostolique, en exposant leur vie pour leur troupeau dans la dernière contagion. Les Chançons qu'ils publient, excitent l'indignation des honnêtes gens : leurs prétendus Ouvrages d'esprit sont caractérisés par l'ordure & l'irreligion : avec quel zèle & quelle ardeur n'ont-ils pas répandus dernièrement des écrits pleins d'infamies ? Ils ne rougissent pas d'adopter un Poème dont le titre seul fait rougir la pudeur. Est-ce là le fruit de leur morale sévère ? Est-ce là le regne de la charité qu'ils se vantent de vouloir établir ? Je sçais que les honnêtes gens parmi les Jansenistes désavoient ces malheureux fruits de l'erreur & de la passion , sans excepter même leur Gazette scandaleuse : comme j'en ai vû plusieurs désavouer les Miracles ridicules du Saint prétendu ; mais il faut que le nombre de ces honnêtes gens ne soit pas grand , puisque ces Libelles ont tant de cours dans le Parti.

* Les Sarcelles,

S'imaginent-ils donc que les Molinistes n'auroient pas l'esprit de nommer aussi les gens par leur nom, s'ils n'agissoient par des principes plus chrétiens ? Croient-ils qu'on ignore les scandales qui se passent dans leur sainte cabale ? Seroit-il si difficile de rendre ridicules & Madame la Duchesse de *** & Madame la Marquise de *** & Madame la Conseillère *** & Monsieur tel & Madame telle ? Si la bienséance & la charité n'arrêtoient ma plume, sans les nommer, je pourrois les caractériser par des traits reconnoissables qui ne seroient pas démentis. Mais je n'ai garde de scandaliser l'Eglise pour la défendre, & de détruire la charité pour maintenir la foi. N'imitons pas M. le mauvais exemple de ces Messieurs. Attaquons leurs erreurs : mais ménageons leurs personnes ; gardons les bienséances : pour les injures dont ils nous chargent, ne leur rendons que d'utiles plaisanteries ; & si elles servent, comme je l'espère, à retirer quelques personnes de l'erreur, méprisons leur colere & leurs charitables Epithètes.

Mais je m'apperçois que cette Lettre devient trop longue. Il faut pourtant que je vous dise encore qu'on vous prie très-

instamment de donner quelque nouvelle Pièce de v^{otre} façon. La matière ne sçau-
roit vous manquer : les Jansenistes vous
fourniront tous les ans de nouveaux su-
jets. Pour moi , si la Pièce que je donne
aujourd'hui au Public est bien reçûë , je
m'engage à vous seconder : il me roule
encore dans la tête quelques sujets assés
plaisans , & si vous faites l'honneur à
mes Ouvrages de les approuver ; on
pourra en les joignant aux v^{ôtres} en com-
poser une suite qui aura pour titre **Le**
THÉÂTRE JANSÉNISTE. Cette idée mé-
rite d'être suivie. J'ai l'honneur d'être
avec beaucoup de respect.

M.

V^{otre} très-humble & très-
obéissant Serviteur ***



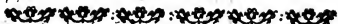
A V E R T I S S E M E N T.

JE prie les Lecteurs de ne me pas soupçonner de penser mal des libertés de l'Eglise Gallicane. Je fais très sincèrement profession de les respecter ; & il est aisé de voir que tout ce qui en est dit dans cette Comedie , ne tend qu'à rendre ridicule le zèle faux & politique que les Jansénistes affectent pour nos libertés , afin d'autoriser leur révolte contre toutes les Puissances. Je supplie aussi MM. les Avocats de ne point s'offencer de quelques traits répandus dans cette Pièce. J'honore véritablement leur profession , & je sçais qu'il y a parmi eux un grand nombre de gens d'esprit & de mérite. Mais comme l'estime que le Public a pour les Médecins , n'a pas empêché Molière de tourner en ridicule quelques Médecins ignorans , je me suis persuadé que j'avois le même droit par rapport à quelques Avocats ridicules qui se mêlent d'être Théologiens. Il n'y a qu'une

AVERTISSEMENT. 11

Société au monde , où les fautes d'un Particulier réelles ou imaginaires soient imputées à tout le Corps. Partout ailleurs le ridicule & les fautes sont personnelles,





ACTEURS.

M. GAUTIER.

VALERE, Fils de M. Gautier, Amant d'Isabelle.

LUCIE, Fille de M. Gautier.

M. GERMAIN. Sous le nom de M. Kinsman, François réfugié à Londres, Parent de M. Gautier.

LEANDRE, Fils de M. Germain, Amant de Lucile.

ISABELLE, Nièce de M. Germain.

M. BREDASSIER, Avocat, amoureux de Lucile.

M. GONIN, } Docteurs Jansenis-
M. CAFFART, } tes.

MATHURIN, Valet de M. Gautier.

PITRE, Anglois, valet de M. Germain, Un Marchand d'images.

Troupe de Malades de S. Paris.

La Scène est à Paris, à l'entrée de la maison de M. Gautier.



LE SAINT DENICHÉ,
OU LA BANQUEROUTE
DES MARCHANDS DE MIRACLES.

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

M. GAUTIER, VALERE.

M. GAUTIER.

DIs moi donc Valere mon fils ; est-il
bien vrai que tu consens enfin à te
faire Avocat ?

VALERE.

Oui , mon Pere.

M. GAUTIER.

Tu me le promets ?

B

VALERE.

Je vous le promets.

M. GAUTIER.

Viens que je t'embrasse : tu me ravis l'ame.

VALERE.

J'ai eu d'abord quelque peine à m'y résoudre , parceque je considérois que cette profession demande de la science , & que je n'en ai point.

M. GAUTIER.

Eh non mon enfant ! Dès que tu auras porté la robe d'Avocat trois ou quatre fois seulement , tu auras de la science de reste ; & puis je te donnerai une belle Bibliothèque : tu n'auras pas besoin d'étudier. Mais sçais-tu bien pourquoi je veux te faire Avocat ?

VALERE.

C'est sans doute , parceque vous n'estimés que les Avocats , depuis que vous vous êtes fait Janseniste.

M. GAUTIER.

Moi Janseniste ! tu te moques. Il est bien vrai que je ne veux point entendre parler de Constitution ni de formulaire ; que je méprise beaucoup les Evêques , que je hais le Molinistes , que je n'estime & ne veux lire que les Ouvrages du Parti

qu'on appelle des Jansenistes , & que je suis persuadé que la vérité est de leur côté ; mais cela s'appelle-t'il être Janseniste ?

V A L E R E.

Je n'en sçais rien ; mais je vous ai pourtant vû penser différemment.

M. G A U T I E R.

Cela est vrai. J'étois presque Moliniste avant que saint Paris fit des miracles. Mais il a bien fallu changer de sentiment. Qui est-ce qui peut résister à des miracles ? C'est saint Paris qui m'a fait ouvrir les yeux à la vérité ; & c'est parceque l'Ordre des Avocats se distingue aujourd'hui par son zèle à défendre cette vérité , que je veux te faire Avocat.

V A L E R E.

Mon Père , si en considération de mon obéissance j'osois vous demander une grace. Vous songés peut-être aussi à me marier.

M. G A U T I E R.

Vraiment , il le faut bien ; & je te dirai même sur cela une bonne nouvelle que je reçûs hier. Tu sçais bien que nous avons des Parens réfugiés en Angleterre depuis la revocation de l'Edit de Nantes, & qu'ils y ont fait une grosse fortune.

B ij

VALERE.

Eh bien ?

M. GAUTIER.

M. Germain mon Cousin me mande que s'étant fait Catholique depuis un an, & étant devenu tuteur d'une fille unique de son frère mort depuis six mois, il va se mettre en chemin pour revenir en France, & qu'il amène sa nièce pour te la faire épouser.

VALERE.

A moi, mon Père ?

M. GAUTIER.

Oui ; & il m'ajoute qu'il seroit au comble de sa joye, s'il pouvoit retrouver son fils qu'il a perdu depuis dix ou douze ans, parcequ'il le feroit aussi épouser à Lucile ta sœur ; & ce double mariage réuniroit, dit-il, toute la famille avec tous les biens.

VALERE.

Ah ! mon Père, que m'apprenés-vous là ?

M. GAUTIER.

Comment donc ?

VALERE.

Ah ! si vous connoissiez une jeune personne. . . .

M. GAUTIER.

Eh bien, celle-ci n'a pas dix-huit ans.

V A L E R E.

Elle se nomme Isabelle.

M. G A U T I E R.

Justement , & celle-ci aussi.

V A L E R E.

C'est une étrangere.

M. G A U T I E R.

Et celle-ci n'est elle pas Angloise ?

V A L E R E.

Oui, mais celle dont vous parlés est encore à Londres , & celle dont je vous parle est à Paris depuis huit jours.

M. G A U T I E R.

C'est une autre affaire.

V A L E R E.

Ma sœur a fait connoissance avec elle, & elle vous dira qu'elle est charmée de son mérite. J'ai eu occasion de la voir, de lui parler , de lui faire connoître mes sentimens ; & il m'a paru qu'ils ne lui étoient pas désagréables.

M. G A U T I E R.

Mon fils , quand tu seras Avocat, songes bien au moins à défendre comme il faut les libertés de l'Eglise Gallicane.

V A L E R E.

Je ne sçais point encore sa condition ; mais il est impossible que la nature qui

lui a prodigué tant de charmes , lui ait refusé l'avantage de la naissance.

M. GAUTIER.

Comment leur naissance ! Nos libertés sont très - anciennes. Mais prends bien garde sur tout aux entreprises de la Cour de Rome.

V A L E R E.

Elle doit venir tantôt rendre visite à ma sœur.

M. GAUTIER.

Qui ! la Cour de Rome ? Je crois que tu es fou.

V A L E R E.

Je vous parle d'Isabelle , mon Père.

M. GAUTIER.

Et moi je te parle de la Cour de Rome. Les Avocats m'ont dit que s'ils n'y avoient l'œil , en moins de rien nous deviendrions tous sujets du Pape.

V A L E R E.

Je suis sûr que si vous la voyiez. . . .

M. GAUTIER.

Je meurs de joye par avance, quand je songe que je t'entendrai bientôt citer S. Augustin & S. Gregoire , & faire la leçon à tous ces pauvres Molinistes.

V A L E R E.

Il n'y a rien que je ne fasse, mon Père,

si vous voulés vous rendre favorable à mes vœux.

M. GAUTIER.

Ah ! Que j'aurois de consolation si je te voyois un de ces jours exilé par le Roi , pour avoir bien défendu les droits de sa Couronne ! Bon , voici Lucile : il faut aussi que je lui parle.

S C E N E II.

M. GAUTIER , VALERE ,
LUCILE.

M. GAUTIER.

MA fille , il ne faut plus songer à Leandre.

LUCILE.

Quoi , mon Père , après la parole que vous lui avés donnée !

M. GAUTIER.

Bon ! ne m'avoit-il pas promis aussi de me donner une connoissance exacte & certaine de sa famille & de son bien ? C'est un étranger qui se dit riche & de bonne famille : l'en croirai-je sur sa parole ? En un mot , il faut , s'il vous plaît,

que vous épousiez M. Bredassier. C'est un Avocat de mérite à qui je vous ai promise.

LUCILE.

Mon Père !

M. GAUTIER.

Mon Père , mon Père . . . Il faut songer que nous avons un grand procès actuellement pendante , qui nous ruine si nous le perdons. Il faut nous faire des amis , & les Avocats m'ont assuré que c'étoient eux qui faisoient tous les arrêts.

LUCILE.

Tout cela ne me donnera jamais de goût pour M. Bredassier.

M. GAUTIER.

Eh pourquoi donc , s'il vous plaît , Mademoiselle ? Songés-vous que M. Bredassier est un des jolis Avocats de Paris ?

LUCILE.

C'est tout dire.

M. GAUTIER.

Et que si ce jeune homme là se fait jamais exiler à Quimper , il fera un grand chemin ?

LUCILE.

Vous pouvez , mon Père , m'ordonner de l'épouser ; mais vous me dispensez de l'aimer.

M. GAUTIER.

Quais ! Eh bien vous l'aimerez quand

il vous plaira ; mais vous l'épouserés toujours en attendant. Il doit vous venir voir tantôt , & je vous prie de ne pas manquer à le bien recevoir. Songés-y.
(*Il rentre.*)

SCENE III.

VALERE , LUCILE ;
MATHURIN.

VALERE.

JE suis au desespoir.

LUCILE.

Que je suis malheureuse !

VALERE.

Quoi ! j'ai la complaisance de consentir à me faire Avocat, qui est la chose du monde dont j'ai le moins d'envie , & voilà le fruit que j'en retire ? Serviteur à l'Avocasserie.

LUCILE.

Et moi sur la parole de mon père je souffre les visites de Leandre , je me laisse insensiblement engager , je l'aime en un mot ! & on vient aujourd'hui me parler de M. Bredassier ? Je suis bien sa servante,

MATHURIN.

Il y a donc bien du grabuge par ici.

V A L E R E.

Ah te voilà , Mathurin ! tu devrois bien nous aider un peu. Tu dis à mon Père tout ce que tu veux.

MATHURIN.

Oui, mais il n'en fait itou que ce qu'il veut.

L U C I L E.

Point , point , tu as quelque crédit sur son esprit.

MATHURIN.

Oh Dame oui. C'est que je suis fils de la nourrice , voyés-vous ; & ça fait que j'ai le crédit de lui faire faire tout ce qu'il a en fantaisie.

V A L E R E.

Tu sçais bien qu'il a une extrême envie que je me fasse Avocat ?

MATHURIN.

Eh bien , est - ce que vous n'avez pas un assés bon estomac pour brailler à l'Audience ?

V A L E R E.

Ce n'est pas de quoi il s'agit. Je consens à me faire Avocat, pourvû qu'il approuve le desir que j'ai d'épouser une jeune étrangere, qui est ici depuis quelques

jours ; & il veut me faire épouser je ne sçais quelle parente qu'on amene tout exprès d'Angleterre. Voilà aussi ma sœur qu'il a promise à Leandre , & il veut la donner à M. Bredassier.

MATHURIN.

Quoi , à ce Monsieur l'Avocat qui braille si haut & se démene tant ? Oh ! Je vous dirai bien moi pourquoi vôtre Père le veut.

LUCILE.

Eh bien , pourquoi ?

MATHURIN.

Pardi c'est à cause qu'il se l'est fiché dans la tête. Est-ce que vous ne connoissés pas la tête de Monsieur vôtre Père ?

VALERE.

Vraiment oui ; mais il s'agit de lui ôter cette fantaisie de la tête. Aides nous, mon ami Mathurin , trouves nous quelque expedient. Tu as de l'esprit.

MATHURIN.

Oh ! pour cela oui. Attendés . . . n'ayés- vous pas oui dire que quand deux têtes sont dans un bonnet , elles veulent toutes deux la même chose ?

VALERE.

Sans doute.

MATHURIN.

Eh bien , mettés vos deux têtes dans

le bonnet de vôtre père , ou bien mettés
la tête de vôtre Père dans vôtre bonnet ,
& vous serés tous d'accord.

LUCILE.

Bel expedient !

VALERE.

Eh non , mon ami , parles lui , je t'en
prie , & tâches de le persuader.

MATHURIN.

Voulés-vous que je vous dise : autre-
fois vôtre Père avoit quelque fiance en
moi ; & quand je lui disois , c'est par ici ,
c'est par là , vela le droit chemin , il sui-
voit mon conseil ; mais depuis que je
vois roder par ici ces Docteurs Janseni-
tres , ce M. Caffart & ce M. Gonin avec
leurs yeux louches , leur torticolis , leur
S. Paris & toute la Kirielle : ma foi M.
Gautier ne me croit plus : & quand je lui
dis , vela un arbre , il me dit que c'est un
fagot ; & quand je lui crie à dia , il s'en
va à huau. Tant y a que S. Paris lui a
renversé la cervelle , mais patience : C'est
peut-être pour la lui raccómoder mieux ,
comme on dit qu'il rend les gens mala-
des pour les faire se bien porter.

VALERE.

Oh parbleu nous verrons. Ne desespé-
rons encore de rien.

LUCILE.

LUCILE.

Pour moi je vais envoyer avertir
Leandre de ce qui se passe. Il attend de
jour en jour des nouvelles de sa famille,
& s'il pouvoit en recevoir, peut-être
que.....

V A L E R E.

Retirons-nous : j'entens mon Père.

S C E N E IV.

M. GAUTIER , MATHURIN.

M. GAUTIER *derrière le Théâtre.*

M Mathurin !
MATHURIN.

Plaît-il, Monsieur.

M. GAUTIER.

Mathurin ! où es-tu donc ?

MATHURIN.

Eh pardi me vela.

M. GAUTIER *arrivant.*

Eh cours donc vite. N'entens-tu pas
crier dans la rue ?

MATHURIN.

Oui , vela qu'on crie des vieux cha-
peaux.

M. GAUTIER.

Peste soit de l'animal ! n'entens-tu pas crier *touchant la Constitution* ?

MATHURIN.

Ah touchant la *Constituti.. la Contif-titu ..* foin , ce mot là me fait toujourns fourcher la langue.

M. GAUTIER.

Eh va donc vite , & apportes-le moi.

MATHURIN.

Quoi ?

M. GAUTIER.

Ce que cet homme là crie , ce qu'il vend dans la rue ; apportes-moi tout ce qu'il a. Faut-il que je te pousse pour te faire marcher ?

SCÈNE V.

M. GAUTIER , PITRE.

PITRE *à part.*

PArdi vela un bel commission que mon Maître avoir donnée à moi !

M. GAUTIER *à part.*

Hou ! quel est cet homme-ci ?

PITRE à part.

Ne point parler de mon Maître Monsieur Germain, que sous le nom de Monsieur Kinsman que M. Gautier ne connoître pas ; & ne pas lui dire que c'est son cousin.

M. GAUTIER à part.

Ne seroit-ce pas là un Espion de la police ?

PITRE à part.

C'est que M. Germain vouloir être mieux assuré s'il est vrai que M. Gautier n'être pas bon Catholique.

M. GAUTIER à part.

Je crois qu'il parle de moi. Je tremble.

PITRE à part.

Parce qu'alors lui ne point marier son Nièce Isabelle à le fils de M. Gautier , & s'en retourner en Angleterre tout droit sans dire mot.

M. GAUTIER à part.

Comme il regarde ma maison ! C'est à moi qu'il en veut.

PITRE à part.

Pardi vela du scrupule bien menu. Nous autres Protestans n'être pas si délicats. Mais je pense que vela M. Gautier.

M. GAUTIER à part.

Que lui dirai-je ? j'aîmeroîs mieux mourir que de faire une équivoque.

C ij

P I T R E.

Vous être Monsieur Gautier ?

M. G A U T I E R.

Non , ce n'est pas moi.

P I T R E.

Où lui demeure-t'il , Monsieur ?

M. G A U T I E R.

Je n'en sçais rien.

P I T R E.

Pardon Monsieur. Moi suis un homme étranger & connoître pas le monde.

M. G A U T I E R.

Ah vous êtes étranger ! je m'en doutois en effet. *A part* , reprenons nos esprits ; me voilà rassuré. *Haut* , eh bien que voulés-vous à M. Gautier ?

P I T R E.

Moi suis valet de M. Kinsman noble Englis , & venir prier M. Gautier que mon Maître le venir voir , pour lui apprendre des nouvelles de M. Germain.

M. G A U T I E R.

J'entends. M. Kinsman , vôtre maître veut me venir voir pour m'apprendre des nouvelles de mon Cousin M. Germain. Mon enfant dites-lui qu'il sera le bien venu.

P I T R E.

Plait-il ?

M. GAUTIER.

C'est moi qui suis M. Gautier , qu'on que je vous aye dit le contraire pour quelques raisons , & je serai charmé de voir vôtre Maître. J'aime beaucoup à m'entretenir avec les Anglois. Dites-moi un peu des nouvelles d'Angleterre. Comment va la Religion dans ce Pais-là ?

PITRE.

Oh ! vous être tous , Catholiques ici , & là nous être tous Protestans.

M. GAUTIER.

Eh bien , que pensés - vous dans ce Pais-là du Pape ?

PITRE.

Oh ! nous mocquer du Pape , ne vouloit point que le Pape dise mot.

M. GAUTIER.

Ah , ah ! Et vous êtes Protestans ?

PITRE.

Oh oui , bons Protestans ; mais vous autres faire beaucoup la reverence à le Pape.

M. GAUTIER.

Pour cela oui : nous lui faisons de grandes reverences , & nous sommes fort ses serviteurs ; mais nous ne voulons pas non plus qu'il se mêle en France des affaires de la Religion. Qu'avons - nous

besoin de lui ? N'avons-nous pas des Prêtres & des Avocats ?

PITRE.

Ah , ah ! Et vous être Catheliques ?

M. GAUTIER.

Oui , très-Catholiques. Et que dites-vous des Evêques dans ce Pais-là ?

PITRE.

Nous point écouter les Evêques. Les Evêques être comptés rien. Nous dire beaucoup de mal d'eux , & quand ils font une écriture , nous point soucier.

M. GAUTIER.

Ah , ah ! Et vous êtes Protestans ?

PITRE.

Oui , bons Protestans. Mais vous autres porter beaucoup respect à les Evêques.

M. GAUTIER.

Non en verité. Nous les traitons, je vous jure, très - cavalierement. Nous ne faisons aucun cas de leurs Mandemens. Il n'y a pas jusqu'aux petits Bourgeois qui n'en plaisantent , & nous disons de leur personne tout le mal que nous sçavons , & que nous ne sçavons pas.

PITRE.

Ah , ah ! Et vous être Catheliques ?

M. GAUTIER.

Sans doute. Fait-on signer chés vous des Formulaires & des Constitutions ?

PITRE.

Oh point. Nous cracher dessus, & dire que tout cela être contraire aux libertés de l'Eglise Anglicane.

M. GAUTIER.

Et vous êtes Protestans ?

PITRE.

Toujours ; mais vous autres être grandement soucieux de Formulaires & de Constitutions.

M. GAUTIER.

A nous des Formulaires ! Nous n'en voulons pas plus que vous ; de Constitutions encore moins ; & nous trouvons aussi que tout cela est contraire aux libertés de l'Eglise Gallicane. Il n'y a chés nous que les Molinistes qui les signent de bonné foi. Mais les gens de la saine doctrine ne les signent que pour avoir des benefices, sans en croire un seul mot.

PITRE.

Ah, ah ! Et vous être Catheliques !

M. GAUTIER.

En doutés-vous ? Et dans les controverses de Religion consulte-t'on chés vous les Jurisconsultes, les Avocats ?

PITRE.

Oh oui , grandement. Eux décider & prêcher beaucoup la Religion.

M. GAUTIER.

Et vous êtes Protestans ?

PITRE.

Oui , toujours Protestans. Mais vous point soucier en Religion des Avocats.

M. GAUTIER.

Que dites-vous ? Ce sont nos oracles , & nous les croyons plus que le Pape, les Evêques & tous les Docteurs. Ces Messieurs-là vous citent S. Augustin , comme s'ils l'avoient lû ; & vous décident les points de Théologie comme s'ils l'entendoient. Les Avocats ! Peste !

PITRE.

Et vous être Catheliques ?

M. GAUTIER.

Belle demande ! Et chés vous dans les disputes de Religion , comment fait-on ?

PITRE.

Chacun parler & disputer , les hommes , les femmes , les Médecins , les Avocats & les Apoticaire , & chacun croire son tête.

M. GAUTIER.

Les femmes aussi ?

PITRE.

Oh beaucoup les femmes : toujours parler , parler , sans rien entendre.

M. GAUTIER.

Et vous êtes Protestans ?

PITRE.

Toujours Protestans, Mais vous point disputer , & beaucoup soumis à l'Eglise.

M. GAUTIER.

Point tant que vous croyés ; car nous ne connoissons point d'Eglise sans Concile , & comme le Concile ne vient jamais , en attendant chacun dispute & pense tout ce qu'il veut.

PITRE.

Et vous être Catheliques ?

M. GAUTIER.

Qui en doute ? Voyés pourtant à combien peu il tient que l'Angleterre & la France ne forment qu'une même Eglise. Mais dites-moi , mon cher ami , vous n'avez point de miracles chés vous ?

PITRE.

Non. Nous seulement avoir des Quakers , * qui font grand mouvement des jambes, des bras, & de la tête , qui crient & frappent , & roulent les yeux comme

* C'est le nom Anglois de la secte fanatique des Trembleurs.

ceux qui ont le diable. Mais eux être vilains , & le monde se moquer d'eux.

M. GAUTIER.

Comment ! Vous ne croyés pas que ce soit-là des miracles ?

PITRE.

Non point. Tout le monde dire qu'ils sont fous & fripons.

M. GAUTIER.

Oh ! Pour le coup , voilà une hérésie bien formelle , & je vois que les Anglois sont plus hérétiques que je ne pensois. Adieu , mon cher ami. Vous n'avez qu'à dire à votre Maître que je le verrai volontiers.

PITRE.

Adieu Monsieur. Moi votre serviteur.

M. GAUTIER *à part.*

Cela est pourtant admirable. Les Anglois sont presque Catholiques comme nous.

PITRE *s'en allant.*

Pardi les François être presque aussi bons Protestans que nous.

SCENE VI.

M. GAUTIER, MATHURIN.

MATHURIN.

TEnés, Monsieur, vela de la marchandise.

M. GAUTIER.

Qu'est-ce que c'est que tout ce fatras-là?

MATHURIN.

Ma foi, voyez-y vous-même. Vela cette pièce que cet homme-là crioit. C'est une écriture de M. l'Archevêque.

M. GAUTIER.

Contre les miracles de S. Paris!

MATHURIN.

Et puis j'ai trouvé un homme qui m'a dit de vous apporter tout ça. Ils appellent ceci *La Femme Docteur*.

M. GAUTIER.

Quoi ! cette miserable Comedie si pleine d'impietés & de blasphêmes.

MATHURIN.

Comment donc ! Ils m'ont dit que ça vous feroit crever de rire. Voici à pré-

sont l'Apo... l'Apo... *l'Apologie de Cartouche.*

M. GAUTIER.

Encore ! c'est une pièce qu'on m'a voulu jouer.

MATHURIN.

Et puis les miracles de Monsieur Utrec.

M. GAUTIER.

Courage ?

MATHURIN.

Et puis le Bal general donné à la Bastille par les Sauteurs de Saint Paris.
puis....

M. GAUTIER.

Et puis , & puis te tairas-tu ? Va-t'en me jeter tout cela au feu.

MATHURIN.

Au feu !

M. GAUTIER.

Au feu tout à l'heure.

MATHURIN.

Mais vous ne les avés pas lû tant seulement.

M. GAUTIER.

Dieu me preserve de lire de pareilles sottises !

MATHURIN.

Mais puisque vous dites que vous
n'êtes

n'êtes pas Jansenitre , que n'en riés-vous comme les autres ?

M. GAUTIER.

Ignorant ! Ne vois-tu pas que tous ces ouvrages là sortent de la boutique des Jesuites , & qu'il ne peut sortir de cette boutique là que des ouvrages de ténèbres & d'iniquité, des pièces misérables , pitoyables , exécrables , impies , abominables.

MATHURIN.

Misericorde ! ils prêchent pourtant si bien ces gens-là , & ce sont eux qui enseignent tous les Colléges.

M. GAUTIER.

Bon ! imagines-toi qu'il n'y a guères plus de vingt mille Jesuites en Europe , & en voilà un, enfin, qu'on vient d'accuser des plus grands crimes , coupable ou non , je n'en sçais rien ; mais tu vois bien que ce sont tous gens à brûler.

MATHURIN.

Ça est bien dit ça. Quand vous ferez votre provision de vin , si je vous accuse une bouteille d'être mauvaise , je vous conseille de les jeter toutes dehors. Tenez , Monsieur , je ne suis qu'une bête ! Mais je gagerois bien que toute cette constitution là ne vaut rien.

D

M. GAUTIER.

Tu as bien raison pour le coup.

MATHURIN.

Oh Dame ! c'est que je raisonne aussi parfois ; & quand il y a des gens qui disent la constitution par ci , la constitution par là , je leur dis : tenés , elle ne vaut rien. Oh si fait , ce disent-ils , elle est bonne. Non , ce leur dis-je , elle ne vaut rien , car elle a fait tourner l'esprit à mon maître. Alors ils se mettent à rire , & ils disent comme ça que j'ai raison.

M. GAUTIER.

Ecoute mon ami , tu prends avec moi des libertés dont je commence à me lasser.

MATHURIN.

Que voulés-vous ; c'est que je ne sçau-rois me refondre. Et puis c'est peut-être aussi, parce que tout le long du jour vous ne faites que parler avec vos Docteurs de libertés , de libertés.

M. GAUTIER.

Oui , mais c'est des libertés de l'Eglise Gallicane que nous parlons.

MATHURIN.

Tredame ! est-ce que je ne suis pas iton de l'Eglise moi ! oh ! je ne suis pas non plus Jansenitre au moins,

M. GAUTIER.

Fort bien ; mais fais ton compte que si tu continuës sur ce ton là , je te donnerai ton congé.

MATHURIN.

Oh bien , en cas de ça , on m'a offert une bonne condition : car il ne tient qu'à moi d'être malade de S. Paris.

M. GAUTIER.

Que veux-tu dire ?

MATHURIN.

Oui , oui , malade de S. Paris : & à trente sols par jour encore.

M. GAUTIER.

Je crois que tu perds l'esprit.

MATHURIN.

Eh nenni , nenni : je m'entends bien. J'ai un de mes amis qui y fait bien ses Orges ; & à moi on m'a donné à choisir de trois ou quatre maladies, là de ces maladies qui ne font point de mal : de faire semblant d'avoir une grosse hypocrisie au ventre , ou bien de marcher avec des béquilles , ou bien d'avoir une colique frénétique ; mais tenés , ça n'est bon qu'à tromper la chrétienté , & je suis franc comme l'osier.

D ij

M. GAUTIER.

Vas-t'en , je t'en prie , & me laisses
en repos ; car tu m'échauffes la bile.

MATHURIN.

Eh bien , bien, parlons d'autre chose.
Voilà-t'il pas que vous voulés faire vôtre
fils Avocat , & vôtre fille Avocate ?

M. GAUTIER.

Eh bien !

MATHURIN.

Eh bien ils disent comme ça tous deux
qu'ils ne le veulent pas , & ils m'ont en-
chargé de vous emboiser l'esprit sur ça.

M. GAUTIER.

Et tu t'es chargé de cette commission-là ?

MATHURIN.

Oh Madame oui ; car ils disent com-
me ça que j'ai du crédit sur vôtre esprit ;
mais moi je leur ai dit que non ; parce-
que depuis un temps vous ne faisiés qu'à
vôtre tête , tout de travers.

M. GAUTIER.

Mathurin , tu deviens insolent ; mais
c'est la dernière fois que je t'en avertis.
Songes y bien. Va-t'en tout à l'heure , &
évite ma colère. Ah ! j'apperçois M. Go-
nin. Il vient sans doute à son ordinaire
m'apprendre quelque nouvelle. J'attends
aussi M. Caffart.

SCENE VII.

M. GAUTIER, M. GONIN.

M. GONIN.

HElas Monsieur, je n'ai qu'une triste nouvelle à vous apprendre. Nôtre chere Gazette. . . .

MATHURIN *revenant sur ses pas.*

A propos, Monsieur, j'oubliois de vous dire. . . .

M. GAUTIER.

Veux-tu nous laisser en repos? (*Mathurin s'en va.*) Eh bien Monsieur, Nôtre chere Gazette, . . .

M. GONIN.

Nôtre chere Gazette vient d'être condamnée.

M. GAUTIER.

Condamnée!

MATHURIN *revenant sur ses pas.*

C'est pour votre procès, Monsieur. Je viens de rencontrer. . . .

M. GAUTIER.

Si tu ne te retires, je. . . . (*Mathurin s'en va.*) achevés donc Monsieur.

M. G O N I N.

Cette pauvre Gazette vient d'être con-
damnée par Arrêt du Parlement.

M. G A U T I E R.

O Ciel ! voilà qui est effroyable.

M A T H U R I N *revenant encore.*

Je vous dis que j'ai rencontré le Clerc
de votre Procureur , qui m'a dit de vous
dire que votre procès alloit mal, & que...

M. G A U T I E R.

Attends Maraudeur , je vais t'apprendre
(*Mathurin s'en fuit*) à venir m'importu-
ner. Reviens-y encore.

M. G O N I N.

Ce qu'il y a d'étonnant dans cet Arrêt,
c'est que la Gazette Ecclésiastique ne dit
jamais , comme vous sçavés , que la pure
vérité , & le Parlement la condamne
comme un tissu de faussetés. Elle ne res-
pire que la charité , & il la condamne
comme un ouvrage plein de passion &
de calomnies. Elle fait l'éloge de tous les
gens de bien , & il la condamne comme
attaquant sans pudeur les personnes les
plus respectables par leur vertu & leur
caractère. Elle est écrite avec une délica-
tesse & une finesse d'esprit admirable , &
on l'accuse d'être pleine d'injures gross.

sières. Non , on ne se seroit jamais attendu à un Arrêt comme celui-là.

M. GAUTIER.

Oh ! Que cela est fâcheux ! Comment ferons-nous donc ?

M. GONIN.

Ce que j'y trouve de plus fâcheux , c'est que les simples en seront un peu scandalisés. Mais la Gazette ira toujours son train.

M. GAUTIER.

Quoi ! malgré la défense du Parlement !

M. GONIN.

Bon ! Est ce que le Roi ne l'a pas déjà défenduë plus d'une fois ?

M. GAUTIER.

Il est vrai ; mais je vous avouë que cela me paroît friser un peu la désobéissance aux loix.

M. GONIN.

C'est que vous n'êtes pas au fait. Ecoutez-moi. N'est-il pas vrai que la crainte d'une excommunication injuste ne doit pas nous empêcher de faire nôtre devoir.

M. GAUTIER.

Vraiment, c'est la fameuse Proposition de Quésnel.

M. GONIN.

A plus forte raison un Arrêt injuste ne doit pas nous empêcher de faire nôtre devoir. Cela est clair.

M. GAUTIER.

Cela est clair.

M. GONIN.

Or l'Arrêt qui condamne la Gazette Ecclesiastique est évidemment injuste ; car il condamne un ouvrage , dont le but est de défendre la Religion & l'Etat , ce qui est un devoir essentiel.

M. GAUTIER.

Cela est vrai.

M. GONIN.

Donc l'Arrêt du Parlement ne doit pas empêcher le cours de la Gazette Ecclesiastique. Cela est démontré.

M. GAUTIER.

Cela est démontré.

M. GONIN.

Ainsi , que le Pape avec les Evêques & toute l'Eglise , que le Roy avec le Parlement & tous les tribunaux crient contre nous : laissons les crier , & faisons toujours nôtre devoir. Il faut servir l'Eglise malgré elle , & le Roy malgré lui.

M. GAUTIER.

Et le Roy malgré lui ? C'est bien dit ;

mais qui est-ce qui nous vient-là ? Ah !
c'est justement M. Caffart.

SCENE VIII.

M. GAUTIER , M. GONIN ,
M. CAFFART.

M. CAFFART.

GRande nouvelle , Messieurs , gran-
de nouvelle. Miracle , victoire.

M. GAUTIER.

Qu'est-il donc arrivé, mon cher Mon-
sieur ? M. CAFFART.

Le plus grand miracle dont on ait ja-
mais oui parler. Ah ! S. Paris est le vrai
Thaumaturge de nôtre siècle.

M. GAUTIER.

Encore un miracle !

M. CAFFART.

Vous connoissés ce Saint Prêtre M.
Ranbêche , qui édifie tout le Public à
S. Médard par ses effroyables grimaces
& par ses bonds surprenans. *

* M. Boucherant ne doit pas nous savoir mau-
vais gré qu'on le designe ici ; puisqu'on ne lui attri-
buë rien qu'il n'ait fait avec ostentation aux yeux
de tout le Public.

M. GAUTIER.

Oui , on dit qu'on ne le voit jamais
fauter, qu'on n'en ait l'ame pénétrée de
dévotion.

M. GONIN.

Oh ! Que ce spectacle est dévot &
touchant !

M. GAUTIER.

Eh bien M. Ranbêche est il guéri ?

M. CAFFART.

Bon ! guéri ! il n'est pas incommodé.
Il marche mieux que vous & moi ; & il
n'est question que de le faire marcher
avec plus de grace. Mais sçavés-vous bien
que sa jambe est plus courte que l'autre
de près d'un pouce ?

M. GAUTIER.

Il n'est donc point encore guéri ?

M. CAFFART.

Ah que vous êtes pressé ! ne sçavez-
vous pas que dans un pouce il y a douze
lignes ? Et vous vous imaginés qu'un
Saint vous fera en un jour un allonge-
ment de douze lignes à une jambe ? cela
étoit bon autrefois que les Saints fai-
soient les miracles à la hâte , parcequ'il
en falloit beaucoup & qu'ils étoient pres-
sés. Mais qui est-ce qui les presse aujour-
d'hui ? parbleu donnez leur le temps.

M. GAUTIER.

Quel est donc ce nouveau miracle dont vous nous parlez ?

M. CAFFART.

C'est un miracle dont nous n'avons encore aucun exemple. Vous connoissez nôtre ami M. Camuset qui a le nés si plat. Touché de dévotion à la vuë de M. Ranbêche, qui demande au Saint l'allongement de sa jambe, il a été inspiré d'entreprendre des neuvaines pour obtenir l'allongement de son nés.

M. GAUTIER.

Eh bien Monsieur ?

M. CAFFART.

Eh bien Monsieur, dès le second jour il lui est venu un gros bouton sur le nés, & s'il lui en vient autant chaque jour de de sa neuvaine, ce sera un des plus gros nés de Paris.

M. GAUTIER.

Miracle M. Gonin !

M. GONIN.

Miracle M. Gautier !

M. GAUTIER.

Miracle M. Caffart !

M. CAFFART.

Et un miracle qui va, comme vous

voyés , achalander plus que jamais le Tombeau du Saint ; car vous jugés bien que S. Paris va devenir le Patron de tous les nés disgraciés.

M. GAUTIER.

Cela est étonnant. Mais ils diront peut-être encore que cet homme-là faisoit des remedes.

M. CAFFART.

Oh non. Tout ce qu'on pourroit dire, c'est qu'il prend souvent d'assés bonnes doses de vin de Bourgogne ; mais ce n'est sûrement pas le vin qui lui a procuré ce bouton là. C'est un miracle. Bon ! il y a encore quelque chose de bien plus étonnant.

M. GONIN.

Qu'est-ce que c'est ?

M. CAFFART.

Vous ne le croiriez jamais. Un pauvre homme à qui il manque une jambe , frappé de tant de merveilles , est allé à S. Paris : il a défait sa jambe de bois ; l'a posée sur le Tombeau , * & tout le monde est dans l'attente de ce qui en arrivera.

M. GAUTIER.

Et que voulez-vous qui en arrive ?

** Ceci est un fait dont il y a mille temoins. Je pourrais nommer la personne , & c'est d'ailleurs un très-honnête homme.*

en tems

M. C A F F A R T.

On n'en sçait rien ; mais on va de tems en tems tâter la jambe de bois, pour voir si elle ne se ramollit point , & si elle ne se transforme point en chair & en os.

M. G A U T I E R.

Mais Monsieur quand elle se transformeroit , il faudroit la rater à la cuisse de cet homme.

M. C A F F A R T.

Monsieur , Monsieur , n'approfondissons point les œuvres du Ciel , S. Paris en sçait bien long. Il suffit que cette action édifie beaucoup les Spectateurs , jusques là que cet Abbé dont l'esprit & les mœurs sont si corrompus , en a été tellement touché , tellement touché , qu'il a presque pensé croire en Dieu.

S C E N E I X.

M. GAUTIER , M. GONIN ;
M. CAFFART, MATHURIN.

M A T H U R I N.

TEnés Monsieur , quand vous devriés m'assommer & me chasser de chés vous , il faut que je vous dise. . .

E

M. GAUTIER.

Miracle, Mathurin, miracle ! ce pauvre M. Camuser à qui le nés allonge.

MATHURIN.

Eh bien , est-ce que le vôtre ne vous allongera pas itou , quand vous aurés perdu votre procès ?

M. GAUTIER.

Bon bon bon ; je me moque de cela.

MATHURIN.

Vous allés perdre votre procès , vous dis-je , drés aujourd'hui , & vous serés condamné aux frais & aux dépens encore.

M. GAUTIER.

Et cette jambe de bois Monsieur Cafart , cette jambe de bois !

MATHURIN.

Le Clerc dit aussi comme ça, que c'est la faute de votre grand benêt d'Avocat , qui s'amuse à aboyer après la Contitution , au lieu de travailler à votre procès ; & ne devriés vous pas avoir honte aussi de vous amuser comme vous faites avec votre S. Paris ?

M. GONIN.

Comme vous parlés des Saints mon ami ! MATHURIN.

Oh oui, vela encore un beau Saint de

neige ! baillés moi une serpe & un fagot,
& je vous en ferai une douzaine de pareils.

M. GAUTIER.

C'est une bête. Il ne sçait ce qu'il dit.

MATHURIN.

Eh mon Dieu , depuis quand vous autres avés vous tant de dévotion pour les Saints ? Vous nous la baillés belle. Et puis n'y a - t'il pas assés de beaux petits Saints dans nôtre Paroisse , sans aller déterrer ce Monsieur S. Paris, qu'on dit qu'il ne faisoit pas ses Pâques par dévotion ? Voyés la belle sainteté ! c'est tout juste comme saint Grenuchon qui faisoit bafiner son lit par humilité.

M. CAFFART.

Mais mon ami , vous dites-là d'horribles blasphèmes.

M. GAUTIER.

Il faut le laisser parler.

MATHURIN.

Oui des blesphèmes ! allés , ça vaut mieux que d'être tout le long du jour comme vous à médire des Evêques & de Nôtre saint Pere le Pape ; car j'ai toujours ouï dire que dans un livre de médifance il n'y avoit pas une once de charité.

M. GAUTIER.

Bayard insupportable , auras-tu bien.

M. GAUTIER.

Va-t'en, te dis-je : ne me raisonnés pas,
& reviens aussitôt m'apporter ce qu'on
te donnera.

Fin du premier Acte.



A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

VALERE, LUCILE,
LEANDRE.

LEANDRE.

Vous voyés, Lucile, le plus malheureux de tous les hommes.

LUCILE.

Je le veux croire, Leandre; mais ne devés-vous pas attribuer à votre négligence une partie de vos malheurs?

VALERE.

Ma sœur a raison. N'est-il pas étrange que depuis le tems que vous promettés à mon père, de lui donner les éclaircissements qu'il vous demande sur votre nais-

sance , & sur vos biens , vous ne lui avés encore rien produit qui puisse le rassûrer ?

L E A N D R E.

Et vous avés tous deux la cruauté de me faire à moi un reproche si peu mérité ? Apprenés donc , puisqu'il le faut , la première cause de mes malheurs. Je suis François d'origine ; mais mon grand-père aimant mieux renoncer à sa patrie qu'à la Secte Calviniste , se refugia à Londres. C'est dans cette ville que j'ai reçu le jour , & après y avoir été élevé dans la religion Protestante , mon père m'envoya dès ma première jeunesse étudier à Leyde. J'eus le bonheur de faire connoissance dans cette ville avec des Catholiques pleins de mérite & de vertu , qui me déterminèrent enfin à rentrer dans le sein de l'Eglise Romaine. Mais après une telle démarche n'osant retourner en Angleterre , & m'exposer au ressentiment de mon père , je pris après deux ou trois ans le parti de passer en France , où mes amis de Leyde ne me laissent manquer de rien. Je vous vis , belle Lucille , il y a six mois , & les premières impressions que vos traits firent sur mon cœur , ne lui laisserent pas la liberté de se défendre. J'ai eu enfin la temerité , après avoir obtenu votre con-

sentement , de vous demander à M. vôtre père , & j'ai été assés heureux pour en tirer une parole favorable , sous la condition que je lui certifierois en bonne forme ma naissance & l'état de mes biens. J'écris en Angleterre à d'anciens amis pour solliciter ma cause auprès de mon père. Point de réponse. Il faut ou que mes lettres aient été perduës , ou que mes amis soient absens. Je me fers d'une autre voye , & j'ajoute une lettre pour mon père même , persuadé que malgré la différence de religion, la tendresse paternelle parleroit pour moi ; mais c'est ici que la fortune me réservoir le plus cruel de ses traits. On me répond que mon père n'est plus à Londres ; qu'il en est parti depuis peu de tems , sans qu'on sache où il s'est retiré ; & cependant faute de cet éclaircissement je me vois sur le point de vous perdre.

V A L E R E.

Qu'allés-vous faire à présent ?

L E A N D R E.

Je ne sçais ; mais j'ai pourtant encore un reste d'espoir. J'ai appris par un bruit confus qu'un Anglois de Londres arrivé à Paris depuis quelques jours , pourroit me dire des nouvelles de mon père. Je

vais faire toutes les diligences imaginables pour le découvrir.

LUCILE.

Allés donc , Leandre , & puisse le Ciel vous aider dans cette recherche !

LEANDRE.

Oui, belle Lucile , je l'espère, & animé par vos bontés je me flatte d'un heureux succès.

VALERE.

Retirons nous , ma sœur , j'entends mon père avec M. Bredassier..

SCENE II.

M. GAUTIER , LUCILE.

M. BREDASSIER.

M. GAUTIER.

Lucile , Lucile , demeurez s'il vous plaît. Voilà M. Bredassier qui vient vous voir.

M. BREDASSIER.

Eh quoi , Mademoiselle , vous refusés de comparoître quand mon amour vous interpelle ? Auriés-vous la cruauté de vouloir décliner l'Arrêt interlocutoire.

que M. votre père a prononcé en ma faveur ?

M. GAUTIER.

Avec qui étiez-vous là ? Il me semble que j'ai vû Leandre.

LUCILE.

Oui mon père.

M. GAUTIER.

Je vous ai pourtant déclaré mes intentions.

LUCILE.

Je les sçais : mais après les avances que vous lui avés faites , je vous avouë que je n'ai pas le courage de le chasser.

M. BREDASSIER,

Ah Mademoiselle , songés que Leandre est ma Partie adverse , & que vous ne pouvés lui donner audience sans préjudice de mon droit.

LUCILE.

Vôtre droit , Monsieur.

M. BREDASSIER.

Oui Mademoiselle : la loi y est formelle , & la glose le décide en termes exprès au Code *de pactis* Paragraphe 18.

LUCILE.

Je ne sçavois pas cela.

M. BREDASSIER.

Rien n'est plus clair. Monsieur, qui est

vôtre Auteur , vous avoit promise à Leandre , il est vrai ; mais distinguons , s'il vous plaît , une promesse pure & simple , absolue , d'une promesse revêtuë de conditions avec des obligations respectives. Celle-ci ne peut par la nature lier le Prometteur , ni sortir son effet , qu'au moment de l'exécution de la clause ou condition qui y est apposée ; au lieu que par celle-là le Prometteur contracte actuellement une obligation réelle envers la Partie à qui il promet : obligation fondée non seulement sur la Loi de *Promissionibus* , Chapitre *quoniam* ; mais en outre sur la raison & le droit commun. Car ce que Quintilien dit fort bien dans un certain Chapitre , Cicéron l'avoit déjà remarqué dans ses questions Académiques... que... attendés... Qu'est-ce que je voulois dire tout-à l'heure ?

MATHURIN.

Que Quintilien disoit que Leandre avoit tort , & que Cicéron disoit que vous aviez raison.

M. BREDASSIER.

Justement. Car c'est un axiome reçu que *melior est conditio possidentis*. Or , comme en destituant Leandre du droit respectif anticipé , qu'il avoit acquis sur

Mademoiselle par la promesse obligatoire que vous lui aviez articulée ; vous m'avez substitué & subrogé en son lieu & place , pour devenir acquereur & possesseur de Mademoiselle en pleine & entiere propriété , il est évident que... il est évident que Leandre n'a rien à repliquer.

M. GAUTIER.

Oh parbleu qu'il replique s'il veut : ce n'est pas de quoi je m'embarrasse. Mais voilà mademoiselle qui se tient là je ne sçais comment , sans répondre le moindre mot à monsieur.

LUCILE.

Moi mon Pere ? je trouve monsieur fort éloquent ; mais il est vrai que je ne sens pas toute la force de ses raisonnemens.

M. BREDASSIER.

Attendés , mademoiselle , je vais vous mettre au fait. Premièrement , trois moyens de nullité qui invalident & irritent l'obligation contractée avec le sieur Leandre Demandeur , & resultante de la promesse à lui spécifiée par le sieur Gautier Défendeur : trois moyens qui par conséquent autorisent sa destitution d'une part. Secondement , quatorze moyens qui établissent irréfragablement le droit de moi sieur Bredassier , Avocat en la Cour

d'autre part , pour être mis en pleine & paisible possession de mademoiselle. Voyés dans Rebuffe la Loi de *filiis & filiaribus*. M. GAUTIER.

Quatorze moyens ! Cela est bien fort.

M. BREDASSIER.

Je n'en rabbatrai pas d'un seul. Commençons par là si vous voulés. Premier moyen : mademoiselle est sujet capable , apte & idoine , pour être donnée d'une part par vous son Pere , & son ayant cause , & acceptée de l'autre par moi son futur Epoux , & son très humble serviteur. Car il en est de mademoiselle comme d'une terre , d'un moulin , ou d'une maison.....

LUCILE.

Mon Pere , trouvés bon que je me retire : J'ai un mal de tête affreux. *Elle s'en va.*

M. BREDASSIER.

Mademoiselle , mademoiselle , cinq ou six moyens seulement pour vous éclaircir la chose.

M. GAUTIER.

Laiissés-la aller , monsieur : Elle a quelquefois comme cela des migraines qui la tourmentent beaucoup. J'ai eu beau la prêcher de faire une neuvaine à S. Paris ; Elle en est la dupe.

M. BREDASSIER.

M. BREDASSIER.

Puisque cela est ainsi , je vais aussi prendre congé de vous ; car il faut que je me dispose à plaider demain une célèbre cause au Parlement.

M. GAUTIER.

Peut-on sçavoir quelle est cette cause ?

M. BREDASSIER.

Le fait est assés singulier. Une femme Paralytique * qui demeure à une grande lieuë de Paris , fait marché avec deux Porteurs pour la porter à S. Paris ; & ne doutant pas qu'elle n'y fût guérie, elle les paye d'avance. Mais voyant que la guérison ne venoit point , elle se fait reporter chés elle. Ses Porteurs lui demandent une nouvelle somme. Elle la leur refuse disant qu'elle les a payés. Point , disent-ils , car puisque vous comptiés d'être guérie , nôtre marché ne pouvoit être que pour vous porter , & non pour vous rapporter. Grand debat , grosse dispute. Enfin l'affaire est au Parlement où je dois plaider demain pour la Paralytique.

M. GAUTIER.

Voilà en effet une cause assés singulière. Pour moi je vais voir ma fille & tâ-

F

* Ce fait est réel , & on n'y a ajouté que la circonstance du procès.

cher de lui remettre la tête ; car je crains bien que cette migraine - ci ne soit de commande. Les filles ont souvent comme cela des migraines en poche. Adieu, Monsieur.

SCENE III.

M. BREDASSIER, M. GERMAIN.

M. BREDASSIER.

Voilà un Monsieur qui me paroît étranger.

M. GERMAIN. *à part.*

C'est ici qu'on m'a dit que demeurait M. Gautier. Je ne sçais de quoi il s'est avisé depuis quatre ou cinq ans de prendre ce nom, au lieu de conserver celui de Germain qui est le nom de la famille. Mais n'est-ce pas lui que je vois ? Est-ce à M. Gautier que j'ai l'honneur de parler ?

M. BREDASSIER.

Non, monsieur ; c'est à son gendre futur.

M. GERMAIN.

Quoique je n'aye pas l'honneur de vous connoître, je suis persuadé que M.

Gautier aura fait un très-bon choix dans votre personne.

M. BREDASSIER.

Il est vrai , monsieur. Car je vous réponds qu'il n'y a guères d'Avocats à Paris , qui fasse plus de bruit au Palais. Je vais me disposer à faire demain un beau tintamare. Venés m'entendre. *Il s'en va.*

M. GERMAIN.

Helas ! un soin plus pressant m'occupe. Il faut que j'éclaircisse les soupçons qu'on m'a donnés sur la religion de M. Gautier.

SCENE IV.

M. GERMAIN *seul.*

O Ma chere patrie que mon père a tant regrettée , & pour laquelle j'ai soupiré , je te revois , & le Ciel favorable m'a ramené dans ton sein ! De quelle douce joye ne suis-je pas penetré à la vûe de ces beaux lieux , qui ont donné la naissance à mes ancêtres ! Je crois sortir de captivité : il me semble que je reprends une nouvelle vie ; & je compte pour rien

les années que j'ai passées dans une terre étrangère. Comment mon père pût-il se condamner lui-même à un exil éternel ! Funeste hérésie ! il n'y a point de fureur que tu n'inspires : il n'y a point de malheurs que tu ne causes. Je revois ici l'ancien théâtre de ta rage. De quels fleuves de sang n'as-tu pas inondé ces Provinces ? Combien de familles n'y as-tu pas exterminées ? Grand Dieu , détournes à jamais de la France ces terribles effets de ta colère.

S C E N E V.

M. GAUTIER , M. GERMAIN.

M. GAUTIER.

NEst-ce pas M. Kinsman que je vois ?

M. GERMAIN.

C'est lui-même.

M. GAUTIER.

Je suis charmé , Monsieur , de l'honneur que vous me faites , & je serai ravi d'apprendre de vous des nouvelles de mon Cousin M. Germain.

M. GERMAIN.

Personne n'est plus en état de vous en

dire. Il est en parfaite santé, & il regarde son retour en France comme l'événement le plus heureux de sa vie. Il ne lui manqueroit pour combler ses vœux que de retrouver son fils.

M. GAUTIER.

Il faut esperer que le Ciel le lui rendra. Il me mande qu'il s'est fait Catholique.

M. GERMAIN.

Il est vrai ; & l'occasion en est assés singulière. Vous ne croiriez pas qu'il doit sa conversion à ces moines fugitifs, qui se sont retirés en Hollande & en Angleterre.

M. GAUTIER.

Oh je n'ai pas de peine à le croire. Racontés-moi cela, je vous prie.

M. GERMAIN.

Voici le fait. Se trouvant en conversation avec deux ou trois de ces pieux Apostats, il les questionna beaucoup sur leurs sentimens ; & il trouva que quoiqu'ils se donnassent pour Catholiques, ils pensoient à peu près comme les Calvinistes sur la grace & la prédestination, sur l'autorité de l'Eglise, sur celle du Pape & des Evêques, & même sur quelques Sacremens.

M. GAUTIER.

Que dites - vous là ? Cela n'est pas possible.

M. GERMAIN.

C'est la pure vérité , & tous vos Jansenistes de Hollande ne s'en cachent plus. Mais ce qui frappa le plus M. Germain , ce fut la passion , l'injustice & l'aigreur, avec laquelle il les entendit parler de leurs Adversaires & de toutes les Puissances Ecclésiastiques & séculières. Il en fut scandalisé ; & comme il sçait assés bien l'histoire du Calvinisme , il ne pût s'empêcher de faire réflexion que tels avoient pourtant été les premiers Apôtres de Calvin , Moines apostats , libertins & broüillons. Une Religion , dit-il en lui-même, fondée par de tels Apôtres peut-elle être vraie ? Non , s'il y en a une vraie , c'est celle qui est combatue par de tels Adversaires. Agité par ces réflexions il balançait encore quelque tems. Enfin Dieu le toucha & lui dessilla les yeux. Il est aujourd'hui Catholique.

M. GAUTIER.

Je ne sçais , mais voilà une façon de conversion qui ne me plaît pas. Ce n'est pas que je sois Janseniste moi, Je ne

me mêle point des disputes , & je n'aime point les Partis.

M. GERMAIN.

Est-ce bien sincèrement que vous le dites , monsieur ?

M. GAUTIER.

Très-sincèrement , je vous jure. Je veux qu'on s'attache à la vérité , & je ne puis pas souffrir qu'on maltraite ceux qui la défendent.

M. GERMAIN.

Je vous félicite de tout mon cœur d'avoir des sentimens si raisonnables , & je ne sçaurois vous exprimer la joye que vous me causés dans ce moment. Mais ... oserois - je vous demander quels sont ces deux bustes que je vois aux deux côtés de la porte de votre Salle.

M. GAUTIER.

Vraiment ce sont deux grands hommes que vous devés connoître ; car ils sont fort estimés en Angleterre. Voilà S. Cyran , & voici Quesnel.

M. GERMAIN.

S. Cyran & Quesnel ! & vous n'êtes pas Janseniste !

M. GAUTIER.

Non , en vérité ; mais j'honore le mérite par tout où je le trouve.

M. GERMAIN.

Qu'entends-je ! Ah mes craintes ne sont que trop justifiées.

M. GAUTIER.

Que dites-vous , monsieur ?

M. GERMAIN.

Je dis que si c'est le mérite que vous honorés, vous auriez pû trouver en France des objets plus dignes de l'honneur que vous lui rendés. Je vous en nommerai deux cens dont vos deux bustes n'approchent pas. Qu'ont-ils donc fait de si merveilleux ces deux hommes-là ? S'ils n'avoient pas été Jansenistes , on n'en auroit jamais parlé.

M. GAUTIER.

Vous m'étonnés , monsieur ; car on dit qu'on leur rend plus de justice en Angleterre.

M. GERMAIN.

Il est vrai ; car les Protestans les regardent comme deux hommes , qui établissant les mêmes principes que Luther & Calvin , n'ont pas eu le courage d'en tirer les mêmes conséquences , & de se séparer hautement de l'Eglise. Pour ce qui est des Catholiques , ils les regardent comme deux hérétiques justement condamnés.

M. GAUTIER.

Que me dites-vous donc là ?

M. GERMAIN.

Est-ce que vous pensés ici autrement ?

M. GAUTIER.

Oh ! je vous en réponds. Nous les regardons ici comme deux fermes colonnes de l'Eglise , comme deux saints Docteurs suscités de Dieu dans ces derniers tems , pour soutenir & fortifier l'Eglise dans sa vieillesse contre les abominations de la doctrine Moliniste & de la morale relâchée.

M. GERMAIN.

Et vous n'êtes pas Janseniste ?

M. GAUTIER.

Non certes.

M. GERMAIN.

Monsieur, j'ai été Protestant autrefois, & alors je croyois comme vous venés de dire , que l'Eglise pouvoit vieillir & devenir décrepite ; mais c'est une erreur que j'ai abjurée avec toutes les autres.

M. GAUTIER.

Bon ! une erreur ! S. Cyran l'a dit formellement , & Quesnel aussi.

M. GERMAIN.

Oui ; mais ils ont été formellement condamnés par l'Eglise.

M. GAUTIER.

Belle condamnation , ma foi , belle condamnation ! sçavés-vous bien que S. Cyran & Quesnel étoient deux très-honnêtes gens ?

M. GERMAIN.

Je le veux croire ; mais je vous assure que l'Eglise est aussi une très-honnête personne.

M. GAUTIER.

Oh ! parbleu vous me parlés là une langue que personne ne sçait ici , & il me paroît que vous avés en Angleterre une façon d'être Catholique toute différente de celle de Paris.

M. GERMAIN.

A vous dire le vrai , il me le paroît aussi , & cela me fait peine. Car comme il n'y a sûrement qu'une seule & unique façon d'être Catholique , il faut nécessairement ou que nous autres Catholiques d'Angleterre & de toute l'Europe avec tout le nouveau monde , nous soyons hors de l'Eglise ; ou que vous autres Catholiques à la façon de Paris ne soyés pas de l'Eglise. Je n'y vois point de milieu.

M. GAUTIER.

Comment nous autres hors de l'Eglise ! Eh si monsieur. Vous ne sçavés donc pas.

que tous les Appellans & Réappellans ,
Quesnellistes ou Jansenistes , tout com-
me vous voudrés les appeller , *sont inti-
mement & immuablement unis à l'Egli-
se.* * Mais voici un de nos Docteurs qui
va vous répondre comme il faut.

S C E N E V I.

M. GAUTIER , M. GERMAIN,
M. G O N I N.

M. G O N I N.

JE viens vous apprendre que M. Caffart
est occupé à rassembler une troupe de
gens guéris par S. Paris , & que vous au-
rés la consolation de les voir tantôt ici.

M. GAUTIER.

J'en suis bien aise. Il faudra que M.
Kinsman les voye. Mais vous venés fort
à propos pour me seconder un peu con-
tre lui : car il vient de me faire je ne sçai
combien de raisonnemens Anglois , aus-
quels je ne sçais que répondre.

M. G O N I N.

Monseigneur est Anglois ?

* *Nouvelles Ecclésiastiques.* 20. Novembre 1731.

M. GAUTIER.

Et Catholique.

M. GERMAIN.

Apostolique & Romain.

M. GONIN.

Oh ! pour le Romain on vous en dispense ; car il est vrai que nous nous disons Romains aussi , mais ce n'est qu'avec repugnance & une espèce d'effort , parceque nous sentons bien dans le fond de l'ame que nous ne le sommes pas. C'est comme les Protestans qui se disent Catholiques , quoiqu'ils sentent fort bien que ce nom ne leur convient pas.

M. GAUTIER.

Il n'y a rien de plus vrai. Ce nom de Romain me fait toujours de la peine.

M. GERMAIN.

Vous me surprenez , Messieurs ; car il me semble qu'aucun Catholique n'a jamais contesté qu'il falloit être uni dans la Foi au S. Siège de Rome , qui est le centre d'unité de la foi Catholique.

M. GAUTIER , A M. GONIN.

Que faut-il répondre à cela monsieur ?

M. GONIN.

Pau ! nous sommes bien loin de nôtre compte.

M. GAUT.

M. GAUTIER.

Fort bien. Je vous l'avois bien dit, M. Kinsman, Pau !

M. GERMAIN.

N'est-ce pas cet attachement de nos Pères à la foi du S. Siège & du Pape, qui leur a attiré & qui attire encore à tous les Catholiques le nom de Papistes, que les Protestans leur donnent ?

M. GAUTIER.

Cela est-il vrai, M. Gonin ?

M. GONIN.

Prrr ? C'est apparemment pour des Huguenots que sonnent les cloches de Notre Dame !

M. GAUTIER *riant*.

Ah ah ah ah ! Prrr ! ma foi, Monsieur l'Anglois, vous en tenés.

M. GERMAIN.

Mais enfin vous ne pouvés pas ignorer que c'est le sentiment unanime de tous les SS. PP. & de tous les Docteurs du monde.

M. GAUTIER.

Voyons la réponse.

M. GONIN.

Pff ! Il n'y a qu'un mois que M. Gautier présentoit le pain béni, & il n'est pas Catholique !

M. GAUTIER.

Elle est ma foi bonne. Pff ! je ferai même marguillier l'année prochaine.

M. GERMAIN.

Messieurs , j'ai appris dans l'étude que j'ai faite de la controverse , qu'en tenant la foi du S. Siège on ne court aucune risque , on est sûr d'être dans la barque de Pierre.

M. GONIN.

Patata ! nages toujours & ne t'y fies pas.

M. GAUTIER *riant*.

Ah ah ah ah ! Cela est bien dit. Courage M. Gonin.

M. GERMAIN.

Il n'y a eu de sauvés que ceux qui étoient dans l'Arche.

M. GAUTIER.

Comment dans l'Arche ! Ah Monsieur Gonin , laissés-moi un peu répondre à celui-là. Monsieur , parlés vous de l'Arche du tems du déluge ?

M. GERMAIN.

Sans doute.

M. GAUTIER.

Pau ! il est bien à présent question du déluge. N'est-ce pas M. Gonin ?

M. GONIN.

Fort bien Monsieur Gautier.

M. GAUTIER.

Ma foi , Monsieur Kinlman , avoués que nous sommes ici plus ferrés qu'en Angleterre : & cela vient sans doute de ce que vous êtes là parmi des hérétiques , qui vous gâtent l'esprit.

M. GERMAIN.

Oui Messieurs , vos réponses sont assurément très-solides , & j'en sens toute la force. Prrr ! patata ! pff ! pau ! cela est sans réplique. Mais avoués-moi aussi que votre façon d'être Catholiques à Paris est toute singulière , & que vous êtes ici Catholiques comme on ne l'est sûrement point ailleurs.

M. GONIN.

Toute l'Eglise , Monsieur , est dans un aveuglement pitoyable , & la preuve en est plus claire que le jour , puisque nous avons des miracles.

M. GERMAIN.

Parlés-vous , Monsieur , des miracles ridicules de votre S. Paris ?

M. GONIN.

Comment donc , Monsieur ! tout Paris les a vûs , tout Paris les croit & les révère.

M. GAUTIER.

Pour moi je ne les ai pas vûs ; mais je me ferois hacher pour les soutenir.

G ij

M. GERMAIN.

Distinguons , s'il vous plaît , Messieurs , plusieurs Paris dans Paris. Il y a un Paris composé de badauts & de badaudes qui n'ont ni lumières , ni science , ni discernement , gens aisés à séduire , que les subtilités d'un charlatan & la moindre apparence de merveille, ravissent en admiration. Voilà le Paris qui croit vos miracles. Mais je vois un autre Paris qui n'en croit rien. Ce sont toutes les personnes éclairées & sensées , sans excepter même ceux de vos Jansenistes , que la passion ou les préjugés n'aveuglent pas entièrement. Voilà donc tout Paris badaut & ignorant démenti par tout Paris sensé & éclairé. Choisissez duquel des deux Paris vous voulés être.

M. GONIN.

Monsieur , Monsieur , vous n'oseries venir à S. Médard tenir de pareils discours.

M. GERMAIN.

Oh ! je m'en donnerai bien de garde. Mais cette fureur populaire dont on a vû à S. Médard tant d'effets scandaleux jusqu'aux pieds des Autels , n'est-elle pas une preuve sensible de la fausseté de ces miracles ? Car comment osés-vous les

donner pour indubitables , lorsque vous ôtés aux gens peu crédules la liberté de les examiner de près & de les critiquer ? Est-ce ainsi que se faisoient les miracles de l'Evangile ? Non : Ils se faisoient en présence de Scribes & des Pharisiens ennemis. Aussi les Juifs n'osant les contester, étoient réduits à les attribuer au démon. Voilà ce que j'appelle des miracles ; mais les vôtres n'ont pas même l'ombre de la réalité.

M. GAUTIER.

Eh bien , Monsieur , vous les verrez de vos yeux. M. Gonin , allés je vous prie hâter M. Caffart.

M. GONIN.

J'y cours Monsieur.

M. GERMAIN.

Ce spectacle , je vous assure , me paroît fort peu intéressant ; mais n'importe. Je vais en attendant donner quelque ordre chés moi.

M. GAUTIER.

Adieu , Monsieur , ne manquez pas de revenir. (*Il rentre.*)

*SCENE VII.**VALERE , M. GERMAIN.**M. GERMAIN s'en allant.*

O Ciel dans dans quelle maison allois-je établir ma Nièce ! Quelle espèce de Catholiques trouve-je ici ! Ah si c'est là être Catholique , autant valloit-il demeurer Protestant.

*V A L E R E.**Monfieur , Monfieur.**M. GERMAIN.**Qui est-ce qui m'appelle ?**V A L E R E.**Un mot s'il vous plaît.**M. GERMAIN.**Puis-je vous être bon à quelque chose ?**V A L E R E.*

Helas ! vous pouvés me rendre la vie. Je fuis le fils de M. Gautier que vous venés de quitter. J'ai fçu de mon père qu'un parent que j'ai en Angleterre doit arriver incessamment avec sa Nièce pour me la faire épouser , & que vous êtes ami de mon Parent.

M. GERMAIN.

Cela est vrai.

V A L E R E.

Ah ! Monsieur , permettés - moi de vous conjurer par tout ce que vous avés de plus cher au monde de ne pas solliciter ce mariage , & d'en détourner mon parent. Ce discours vous étonne , parce que le parti vous paroît sans doute très-avantageux pour moi ; mais il faut vous avoüer que mon cœur est engagé ailleurs, & que rien ne peut. . . .

M. GERMAIN.

Il suffit , Monsieur : j'entens tout le reste ; mais soyés tranquille. C'est un projet qui ne s'exécutera pas.

V A L E R E.

Me dites - vous vrai ?

M. GERMAIN.

Rien de plus certain ; & je vous en dirai volontiers la raison , quoique je ne l'aye pas encore dite à M. votre père. La voici. M. Germain de Londres , devenu Catholique depuis un an , n'apprehende rien tant que de ne l'être qu'à demi , parce qu'il est persuadé que c'est ne l'être pas du tout. Ce qu'il apprehende pour lui , il le craint encore plus pour sa Nièce moins capable que lui de se défendre

de la séduction. Or, quand il trouvera M. votre père livré comme il est au parti Janseniste, & sa maison obsédée par les Docteurs de cette cabale, je suis sûr qu'il ne pourra jamais se résoudre à exposer sa Nièce, à tomber dans le Jansenisme après avoir abjuré le Calvinisme. Vous autres François vous trouverez sans doute trop de délicatesse dans cette conduite. Vous croyés être Catholiques, parceque vous vous dites tels. Mais nous autres nouveaux convertis, nous sommes un peu plus scrupuleux..

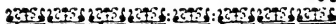
V A L E R E.

Vous me ravissés, Monsieur, par les assurances que vous me donnés, & je sens une joye que je ne sçaurois exprimer. O charmante Isabelle! je puis enfin me livrer tout entier à l'espérance de vous posséder. Adieu, Monsieur; je vous rends mille graces.

M. GERMAIN.

Que vient-il de dire d'Isabelle? Auroit-il vû ma Nièce, & en seroit-il déjà devenu amoureux? Cela n'est guère possible. Quoiqu'il en soit, mon parti est pris, & je reviendrai bientôt le déclarer à M. Gautier.

Fin du deuxième Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. GERMAIN *seul,*

C'En est fait ; il faut me faire connoître à M. Germain, & en lui déclarant qui je suis , lui apprendre les justes raisons que j'ai de renoncer à mon premier dessein. Hélas ! Il me traitera de ridicule, d'esprit foible & de caractère outré. Qu'importe ? Méprisons de vains discours , & abandonnons un séjour désormais trop dangereux. Quelle bizarrerie dans nos destinées ! mon grand-père se réfugia en Angleterre pour y professer librement la Religion Protestante , & moi j'y retourne pour vivre en paix dans la Religion Catholique. O Ciel ! Comment les François si bien instruits par les malheurs des siècles passés , osent-ils se livrer encore à l'esprit d'erreur !

SCENE II.

M. GAUTIER, M. GERMAIN.

M. GAUTIER.

AH ! Monsieur , je suis charmé de vous revoir ; mais on vient de me faire sçavoir que nos miracles n'arriveront ici que dans une heure ou deux. Il faut que vous ayés la bonté d'attendre.

M. GERMAIN.

Je vous assure, Monsieur, que je ne suis nullement curieux de ce spectacle. On m'a assuré que ces prétendus miracles n'étoient que des impostures payées par une cabale pour séduire le Peuple. Je sçais en particulier un Anglois * qui y jouë , dit-on , son rôle avec beaucoup de succès , & comme il est de la connoissance de mon valet qu'il est venu chercher tantôt , je ne voudrois pas jurer que mon valet même , tout Protestant qu'il est ,

* Tout Paris sçait qu'entre les principaux Santeurs & convulsionnaires de S. Paris , il y avoit un Anglois qui avoit des convulsions pour obtenir la guérison de sa femme.

ne soit actuellement un des Acteurs de la Scène , quoiqu'assûrément il se porte mieux que vous & moi : mais parlons d'autre chose. Croyés-vous me bien connoître ?

M. GAUTIER.

N'êtes vous pas M. Kinsman ?

M. GERMAIN.

Il est vrai ; mais ce nom Anglois vous trompe ; & vous ne sçavés pas que M. Kinsman en Anglois est en François M. Germain.

M. GAUTIER.

Quoi ! vous êtes Monsieur Germain ?

M. GERMAIN.

Lui-même.

M. GAUTIER.

Mon Cousin M. Germain ?

M. GERMAIN.

C'est-moi-même ?

M. GAUTIER.

Ah ! quel transport je ressens dans ce moment ! Que j'ai de joye à vous embrasser !

M. GERMAIN.

Je vous suis bien obligé de ces sentimens , & j'y réponds par l'amitié la plus sincère ; mais

M. GAUTIER.

Eh ! pourquoi ne vous êtes-vous pas fait connoître plutôt ?

M. GERMAIN.

J'aurois peut-être mieux fait de ne me pas faire connoître du tout.

M. GAUTIER.

Comment donc ? Que voulés - vous dire ?

M. GERMAIN.

C'est qu'il faut que je vous quitte , & que je retourne en Angleterre.

M. GAUTIER.

N'avez vous point amené vôtre Nièce ?

M. GERMAIN.

Elle est ici ; mais je la ramene avec moi.

M. GAUTIER.

Quoi ! vous avez changé de pensée ?

M. GERMAIN.

Oui.

M. GAUTIER.

Eh pourquoi ?

M. GERMAIN.

Helas !

M. GAUTIER.

Je ne comprends rien à un changement si prompt. Vous est-il survenu quelque accident ?

accident ? Vous avés l'air chagrin & rêveur. Ne me cachés rien je vous prie.

M. GERMAIN.

Voici le fait , Monsieur : nous avions crû mon frere & moi que ma Nièce devenant vôtre belle-fille , trouveroit chés vous un azile contre l'erreur , & des exemples qui l'affermiroient dans la foi Catholique qu'elle a embrassée depuis peu. Je vois avec chagrin mes esperances trompées. Vôtre maison est ouverte aux Séducteurs : on y debite les plus dangereux principes ; on n'y connoît point les règles de la soumission dûë à l'Eglise & aux Pasteurs : on s'y dit Catholique & on ne l'est point. Trouvés bon , s'il vous plaît , que je n'expose point ma Nièce à perdre l'avantage inestimable qu'elle a d'être dans la vraie foi.

M. GAUTIER *riant*.

Ah ah ah ah ! voilà qui est plaisant. Vous voulés rire assurément.

M. GERMAIN.

Non , Monsieur , je vous le jure.

M. GAUTIER.

Parbleu cela n'est pas possible. Ah ah ah ah ! ne nous ferés-vous pas aussi signer la Constitution & l'infailibité du Pape ?

H

M. GERMAIN.

J'ai prévu, Monsieur, que ma simplicité vous feroit pitié, & que vous ririez de ma délicatesse. Mais l'intérêt de ma Religion l'emporte sur moi; & je vous parle si sérieusement que je prends congé de vous & vous dis adieu.

M. GAUTIER.

Attendés donc, Monsieur, attendés. Que voulés - vous dire? Est-ce que vous me prenés pour un hérétique moi?

M. GERMAIN.

Il ne me convient point d'emploier avec vous des termes odieux. Mais je vous avouërai franchement que je ne vous crois pas Catholique.

M. GAUTIER *riant*.

Ah ah ah ah! je suis donc hérétique?

M. GERMAIN.

Vous en conclurés tout ce qu'il vous plaira.

M. GAUTIER.

Moi hérétique! hérétique moi! est-ce pour tout ce que je vous ai dit tantôt? Bon, vous ne sçavés donc pas que c'est-là ce qu'on appelle à Paris être Catholique & Archicatholique? oh! nous n'en voulons point d'autres dans ce Pais-ci.

M. GERMAIN.

Cela seroit fort bon , si Paris avoit le droit de déterminer ce qui fait le Catholique & ce qui ne le fait pas ; mais Paris ne tient dans l'Eglise qu'un très-petit coin , dont l'exemple & l'autorité ne donneront assurément jamais la Loi à tout le reste. Mais il est inutile de disputer. Je ne vous persuaderai apparemment pas , & vous ne me ferés pas non plus changer de sentimens. Ainsi permettez-moi de prendre congé de vous.

M. GAUTIER

Non , Monsieur : je ne souffrirai pas absolument que vous nous quittiez comme cela. Car enfin, ne vous rendrés vous pas si je vous fais voir des miracles ?

M. GERMAIN.

Des miracles pour soutenir l'erreur !

M. GAUTIER.

Oui des miracles. Voilà ce qui m'a mis malgré moi du parti de ces Messieurs. Car tel que vous me voyés , j'étois auparavant presque aussi zélé Moliniste que vous ? Mais quand j'ai vû des miracles , Monsieur quand j'ai vû des miracles, oh ! parbleu j'ai changé de sentiment. Je me suis déclaré hautement contre le Pape, & j'ai pris parti pour la nouvelle doctrine.

H ij

M. GERMAIN.

Quoi ! vous avés vû des miracles ?

M. GAUTIER.

Vû ! Non pas tout à fait ; mais c'est comme si je les avois vûs , puisque tout Paris les a vûs , & les voit , & les croit. En un mot , il ne tiendra qu'à-vous de vous en convaincre par vous-même. Il doit venir ici des gens guéris. Ayés pour moi la complaisance de suspendre vôtre résolution jusqu'à ce que vous les ayés vûs.

M. GERMAIN.

Je le veux bien ; mais voici mes conditions. Puisque ce sont ces prétendus miracles qui vous ont rendu Janseniste , vous ne devés pas hésiter de renoncer à ce Parti , si ces miracles sont faux ; & en ce cas là non seulement je suspendrai ma résolution , mais j'exécuterai de tout mon cœur mon premier dessein. Me promettés vous de changer de sentimens , si en examinant tantôt ces miracles , nous en découvrons la fausseté ?

M. GAUTIER.

Oh ! je ne serai pas dans cette peine-là. Venés , venés toujourns.

M. GERMAIN.

J'y viendrai puisque vous exigés de

moi cette complaisance. Mais il faut que je mène auparavant ma Nièce faire visite à une de ses amies pour lui dire adieu.

SCENE III.

M. GAUTIER, MATHURIN

Avec un écriteau.

M. GAUTIER.

EH bien mon enfant, m'apportes-tu ce que je desire.

MATHURIN.

Oui. Vela d'abord l'écriteau du Carquan.

M. GAUTIER *lisant.*

Imprimeur des Nouvelles Ecclesiastiques. Quel trésor ! on a donc consenti à te ceder ce précieux monument ?

MATHURIN.

Oui ; mais vous ne l'aurez pas volé ; car il vous en coutera dix pistoles. *

H iij

* C'est un fait connu que lorsqu'un des gazetiers Jansenistes fut mis au carquan, quelques bonnes ames du Parti achetèrent assez cher l'écriteau & les cordes, comme des précieuses reliques d'un Saint Confesseur.

M. GAUTIER.

Quoi ! on ne m'en demande que dix pistoles ! ces gens là sont fols. Je leur en aurois donné quarante.

MATHURIN.

Ah ! oui-dà : & vous ne les aviés pas hier , pour les donner à vôtre Procureur pour vôtre procès.

M. GAUTIER.

Voyés la belle comparaison !

MATHURIN.

Quel diantre voulés-vous donc faire avec cette belle nippe là ?

M. GAUTIER.

Je veux lui faire faire un beau cadre doré avec une glace , & l'exposer dans l'endroit le plus apparent de ma maison.

MATHURIN.

Oh vous n'y êtes pas , Monsieur , vous n'y êtes pas.

M. GAUTIER.

Comment je n'y suis pas ?

MATHURIN.

Non , vous dis-je ; car je lui ferois bâtir moi une belle petite Chapelle tout exprès , & j'y mettrois douze lampes tout autour.

M. GAUTIER.

Non , non , ce que je veux faire suffit.

MATHURIN.

Et cette corde là , Monsieur , la gardés-vous itou ?

M. GAUTIER.

Comment si je la garde !

MATHURIN.

Oh dame ! c'est que c'est un joli bijou.

M. GAUTIER.

Je ne la donnerois pas pour une chaîne d'or.

MATHURIN.

Voyés ce que c'est ! mais Monsieur , avec vôtre permission , combien donneriés-vous donc pour la corde d'un pendu ?

M. GAUTIER.

Pour la corde d'un pendu ;

MATHURIN.

Oui : car du moins celle-là on dit qu'elle porte bonheur.

M. GAUTIER.

Vas ; si quelqu'un de nos Messieurs vouloit se faire pendre , je t'assure que j'acheterois bien cher de ses reliques.

MATHURIN.

Oui , mais il m'est avis qu'ils ne se presseront pas.

M. GAUTIER.

Et l'autre Pièce que j'ai demandée ; on ne te l'a pas donnée ?

MATHURIN.

Quoi ! la perruque de ce Monsieur Quésnel ? *

M. GAUTIER.

Oui.

MATHURIN.

Ma foi , Monsieur , n'achetés pas celle-là ; car ils veulent la vendre trop cher. Ils en demandent cent pistoles.

M. GAUTIER.

Cent pistoles ! c'est bien cher en effet ; mais n'importe , il faut que je l'aye.

MATHURIN.

Eh si donc , Monsieur ; c'est une vieille tignasse qui ne vaut pas quatre deniers.

M. GAUTIER.

Pauvre Sot ! que tu comprends peu le prix de cette Pièce là !

MATHURIN.

Mais où diantre prendrés-vous cent pistoles pour acheter ça ?

M. GAUTIER.

C'est ce qui m'embarrasse , mais attends. . . . J'ai là haut un reliquaire qui est très-précieux , comme tu sçais , non seulement par les reliques qu'il contient , mais encore par la matière qui est d'or.

* Voyés la note ci-après.

MATHURIN.

Misericorde , Monsieur ! Eh je vous ai
ouï dire que c'étoit un présent qu'un Pa-
pe avoit fait à un de vos grands-pères.

M. GAUTIER.

Justement : cela vient de Rome &
d'un Pape , & c'est pour cela que je ne
me soucie pas de le garder. Ainsi tu n'as
qu'à le porter à cet homme , & donnes-
le lui pour la perruque. Je gagnerai au
change.

MATHURIN.

Oui , ma foi, voilà un profit tout clair.
Mais si pourtant il n'estime pas ce reli-
quaire-là cent pistoles, il demandera du
retour. Qu'est-ce que vous lui donnerés ?

M. GAUTIER.

Ma foi je n'en sçais rien. Attends . . .
Je songe que j'ai encore là haut un por-
trait de feuë ma femme, qui vaut de l'ar-
gent , tu n'as qu'à le donner.

MATHURIN.

Quoi, Monsieur , vous troquerés com-
me ça cette pauvre Madame Gautier con-
tre une vieille perruque ? Il n'y a pas de
conscience à ça. C'étoit une si bonne
femme , & vous l'aimiés tant.

M. GAUTIER.

Oui je l'aimois en effet , & son souve-

nir m'est encore cher. Mais que veux-tu que je fasse ? Cette perruque est une pièce qu'il ne faut pas manquer. L'enchère va s'y mettre, & je donnerois tout pour l'avoir. Va-t'en vite, & fais ce que je te dis.

MATHURIN *s'en allant.*

Allons-donc ; mais le cœur me saigne, & je vois bien que si Dieu n'y met la main, mon maître va devenir fou.

SCENE IV.

M. GAUTIER, UN MARCHAND
d'Images.

M. GERMAIN.

AH voici nôtre Imagier. Eh bien, Monsieur, nous apportés - vous quelque chose de neuf ?

LE MARCHAND.

Oui, j'ai des estampes admirables que vous n'avez point encore vûes. Vous n'avez qu'à les parcourir l'une après l'autre.

M. GAUTIER *prenant un paquet.*

Qu'est-ce que c'est que celle-ci ?

LE MARCHAND.

Ce sont les communes , & on les trouve par tout affichées dans Paris. C'est le portrait de Quesnel , celui de Jansenius , de S. Cyran , d'Arnaud , de M. d'Utrecht & de quelques autres , avec des vers à leur loüange. Ce sont-là les images sérieuses. Remarqués comme ils ont tous l'air dévot & tendre. Mais voici les plaisantes. C'est Escobart avec un air hideux & tétrique ; son confrère Molina avec son nés retrouffé & son bonnet à trois cornes. Cela fait beaucoup rire ; mais voici les belles. Regardés celle-ci.

M. GAUTIER.

Oh oh ! elle me paroît bien historiée. Qu'est-ce que cela représente ?

LE MARCHAND.

Je vais vous l'expliquer. Vous voyés bien ce grand pont sur cette rivière , qui est large & profonde.

M. GAUTIER.

Oui , mais quelle est cette longue procession , qui marche sur le pont & qui tombe dans la rivière ?

LE MARCHAND.

Ne le voyés - vous pas ? Ce sont les Constitutionnaires. A la tête de la procession on portoit pour étandart la Conf-

titution. Ces quatre Papes la suivoient avec tous les Cardinaux , le Concile Romain & tous les Evêques de l'Eglise. Ensuite voilà tout le Clergé du second ordre qui suit en foule , ignorant ce qui est arrivé à ceux qui les précédoient. Le Clergé est suivi de toutes les Universités & de tous les ordres Religieux. Mais qu'est-il arrivé ?

M. GAUTIER.

Voyons , voyons.

LE MARCHAND.

Tandis que les Papes & toute l'Eglise marchaient en triomphe sur le pont , quatre Docteurs , deux ou trois Evêques , & un Moine , tous François , travailloient à sapper le pont. Tenés , vous voyés qu'ils ont encore les outils à la main. Ils en sont venus à bout ; & patatra voilà les quatre Papes dans la rivière avec les Cardinaux & toute leur suite. La Constitution est noyée : sauve qui peut. Voyés , voyés comme les Jesuites barbotent pour se sauver à la nage. On diroit que c'est sur cela qu'on a fait ce couplet si ingénieux. *Ils sont chûs dans la rivière.*

M. GAUTIER.

Mais qu'est-ce que je vois là dans ce coin de la rivière ? n'est-ce pas S. Pierre ?

LE MARCH.

LE MARCHAND.

Justement. C'est S. Pierre qui vient dans sa nacelle pour repêcher l'Eglise noyée ; mais il a beau ramer & faire effort pour aborder : il est entraîné par le courant , & toute l'Eglise est à vau-l'eau.

M. GAUTIER.

Il faut avouer que cela est joliment imaginé , voyons-en une autre.

LE MARCHAND.

Tenés , Monsieur , voyés - vous ces deux batimens ? En voilà un lourd , massif & antique , déjà ruiné & tombant en pièces : c'est l'Eglise de Rome. Remarqués comment les Jesuites en s'efforçant d'en soutenir les débris, sont écrasés sous les ruines. Voilà le Pape à une fenêtre qui appelle du secours ; mais personne ne l'entend , & un Chanoine François lui répond par la chanson : *Voilà comme à Paris on se rit de Rome.* Il n'y a rien de plus joli que cela.

M. GAUTIER.

Cela est vrai.

LE MARCHAND.

Mais remarqués à présent l'Eglise de France qu'on bâtit de ce côté-ci. C'est comme vous voyés, un bâtiment à la moderne, d'une architecture légère & dé-

gagée , dans le goût François. Voyés avec quelle ardeur tous ces gens travaillent à élever l'édifice, hommes & femmes pêle mêle avec des Prêtres & des Moines , s'encourageant les uns les autres , & s'excitant au travail. Voilà les Curés du Diocèse de Sens qui portent la hotte : ceux d'Orleans qui servent la gruë. Voici les Ecrivains de M. de M. qui gâchent du mortier. des Moines blancs qui pilent du plâtre , des Moines noirs qui font les forgerons , & ainsi du reste.

M. GAUTIER.

Je ne vois pas là les Chefs de l'entreprise. LE MARCHAND.

Ils n'ont garde d'y paroître. Ils travaillent sous terre , partie par humilité, partie par prudence , & en partie aussi parce que comme l'édifice n'est pas bien solide , ils sont obligés de l'ébrançonner à tous momens. Ceux que vous voyés là servir de Picqueurs , ce sont des Pères de l'Oratoire & des Curés de Paris. Ceux-là ne se cachent pas. L'Auteur des nouvelles Ecclesiastiques ici dans ce réduit obscur tient le journal des travaux , & Madame Perrette tire de sa boîte de quoi payer les Ouvriers. Ce qu'il y a de plaisant , c'est que voilà , comme vous vo-

yés , les Avocats qui se sont emparés du haut du bâtiment : les Curés du rez de chaussée : de sorte que les Evêques seront obligés de coucher dehors.

M. GAUTIER.

Cela est fort plaisant. Voyons, voyons encore.

LE MARCHAND.

En voici une qui plaît à beaucoup de gens , surtout à nos Dames. C'est comme dit son titre : *la véritable image de l'Eglise*. Voilà , comme vous voyés un amphithéâtre bien garni. Mais remarqués d'abord comment on chasse de l'assemblée les sept péchés mortels , représentés sous des figures symboliques.

M. GAUTIER.

Cela veut-il dire que ceux qui sont en péché mortel ne sont pas de l'Eglise ?

LE MARCHAND.

Sans doute : c'est un article de Foi de notre Eglise.

M. GAUTIER.

J'apprends tous les jours quelque chose de nouveau , car cela n'est pas dans le Catéchisme. Mais ne sont-ce pas quatre Papes que je vois là étendus par terre au pied de l'amphithéâtre ?

LE MARCHAND.

Oui, ce sont les Papes Libère, Vigile, Honorius & Jean XXII. Ils sont tombés du haut en bas de l'amphithéâtre. L'un a la cuisse cassée, l'autre a l'épaule démise, & le pauvre Libère s'est cassé le col. M. GAUTIER.

Cela est charmant.

LE MARCHAND.

Mais admirés surtout, comme tous les rangs sont bien disposés sur l'amphithéâtre. On a coutume de donner le premier rang au Pape comme au Chef de l'Eglise. Cela est juste; mais lui donner un rang à part qui l'élève au dessus des autres, comme on faisoit autrefois; cela seroit ridicule aujourd'hui. Ainsi vous voyés qu'on l'a placé sur le premier banc, au milieu, parcequ'il est, comme on dit, *primus inter Pares*; mais on a mis des Evêques à ses côtés qui sont de plein pied & de niveau avec lui.

M. GAUTIER.

Cela est bien; mais je voudrois qu'on y eût aussi placé des Curés.

LE MARCHAND.

Pourquoi des Curés!

M. GAUTIER.

C'est que dans un ouvrage nouveau (a) que j'ai lû , on soutient , comme vous venés de dire, que les Evêques sont égaux au Pape , (b) & on prouve en même-tems que les Curés sont égaux aux Evêques : (c) par conséquent les Curés sont égaux au Pape.

LE MARCHAND.

Vôtre reflexion est bonne , & il faudra bien qu'on en vienne là ; mais en attendant devinés qui sont ces Evêques qu'on a mis là à côté du Pape ?

M. GAUTIER.

Que sçais-je moi ? Ce sont peut-être des Evêques d'Italie ou d'Espagne. Tous les Evêques ne sont-ils pas bons pour cela ?

LE MARCHAND.

Fi donc : compte-t'on pour quelque chose les Evêques de ce País-là ? Voilà M. l'Archevêque d'Utrecht , voilà M. de S. voici M. de M. & un autre qu'on ne nomme pas , quoiqu'il ne soit guères moins estimable que les autres.

I. iij

(a) *Les Sarcelles.*(b) *Pages 22. & 23.*(c) *Pages 5. & 6. de l'avertissement. Ces deux dogmes sont en mille autres endroits des Ouvrages Jansenistes.*

M. GAUTIER.

Ah ! ah ! le Pape n'est-il pas un peu étonné de se voir dans cette compagnie là ?

LE MARCHAND.

Vraiment ! il voudroit bien s'en débarrasser. Mais il a beau faire. Voyés comment ils s'accrochent & se tiennent au S. Siège. Ils sont attachés & unis au Pape malgré lui.

M. GAUTIER.

Mais pourquoi ne sont-ils que quatre ?

LE MARCHAND.

Bon ! il y en a encore trois de trop. Ne sçavés - vous pas que c'est un principe de notre Eglise que ni la pluralité, ni même tout le corps des Evêques n'a nulle autorité dans l'Eglise, pourvû qu'il y en ait seulement un ou deux qui les contredissent ? (*) aussi voyés-vous que leurs places sont prises par les Prêtres, surtout par les Appellans. Voilà même des Avocats & d'autres Laïcs, qui se sont mêlés parmi eux, comme vous voyés aussi des femmes assises parmi les Docteurs. Cela fait un Concile le plus joli du monde ; & si ces figures-là pouvoient parler, Dieu sçait si vous entendriés un beau ramage.

(*) Lettre de M. de Montpellier au Roi.

M. GAUTIER.

Il me semble que voilà bien des symboles , qu'on a donnés à plusieurs de ces personnages.

LE MARCHAND.

Oui. Lisés cet écriteau. *Libertés de l'Eglise Gallicane* : c'est un Avocat qui le tient. Voilà des Curés qui portent des crosses , & des Abbesses qui portent des mitres. Voilà des Laïcs qui tiennent l'encensoir. Voilà une femme qui tient un S. Augustin. En voilà une autre habitée en habits sacerdotaux pour dire la Messe ; & toute cette multitude qui occupe les derniers rangs , porte des clefs à la main , comme on en donne à S. Pierre , pour marquer que la juridiction de l'Eglise réside dans tout le corps des fidèles , & non pas dans les seuls Pasteurs. (*)

M. GAUTIER.

Attendés donc : je ne vois pas là beaucoup de Moines.

LE MARCHAND.

Pardonnés - moi : Voilà des Moines

(*) Consultation de M^{ts}. les Avocats pour M. de Senex.

Représentations justes & respectueuses à nos Seigneurs les Cardinaux , Archevêques & Evêques assemblés extraordinairement.

noirs ; en voilà quelques blancs , & de noirs & blancs. Mais prétendés-vous y trouver des Augustins , des Franciscains , des Minimes , des Jesuites , des Theatins & tous les autres ? Tous ces gens-là ne sont pas de l'Eglise. Mais voyés , Monsieur , ce que vous voulés que je vous laisse ? car l'heure me presse d'aller quelque part où j'ai promis.

M. GAUTIER.

Ah de grace , Monsieur , montrés-moi vos autres estampes ; car elles m'amusement infiniment.

LE MARCHAND.

Depêchons donc : tenés , voilà un jeu d'escarpolette assés plaisant. Vous voyés sur le bout de cette poutre le Pape avec tous les Evêques entassés les uns sur les autres ; & en bas une multitude infinie de Prêtres & de Docteurs qui tirent de toutes leurs forces. Naturellement ce bout là devroit emporter l'autre , où il n'y a que deux Evêques d'une figure assés mince : point du tout ; ce sont ces deux-ci qui emportent les autres , & qui pesent le plus. En voici une autre qui représente la sainte fuite.

M. GAUTIER.

Qu'est-ce que c'est que la sainte fuite ?

LE MARCHAND.

Comment ? Vous ne sçavés pas qu'on appelle ainsi la pieuse apostasie des Moines d'Orval & des Chartreux de Paris : on en doit instituer une fête dans le nouveau Calendrier de nôtre Eglise. Voyés-vous ici comment les Chartreux descendent de leurs murs par une échelle ; & qu'à mesure qu'ils descendent, des Dames charitables leur mettent des habits rouges & des chapeaux bordés. Les premiers sont déjà en chemin pour se rendre en Hollande, & voici la pitié & la foi qui les invitent, en leur montrant à Utrecht un Monastère tout brillant de lumière & tout embrasé du feu de la charité, tandis que la Chartreuse de Paris demeure couverte de ténèbres épaisses, où le diable se cache pour souffler le poison de la soumission à l'Eglise & de la fidélité aux vœux de Religion.

M. GAUTIER.

Est-ce là tout ?

LE MARCHAND.

En voici encore deux. L'une représente le glorieux triomphe de ce saint Confesseur qui fut mis au carquan, & l'autre le cimetière de S. Médard ou le tombeau de S. Paris. Voyés-vous cette fem-

femme étendue sur le tombeau ? elle est si peu maîtresse d'elle-même dans la ferveur de ses convulsions, qu'elle ne garde pas toutes les bienséances. (*) Ce Prêtre psalmodiant qui la regarde, en a l'ame attendrie de dévotion, & voilà à ses côtés une jeune fille qui en psalmodiant avec lui ne peut s'empêcher de rire sous cappe. Mais je n'ai pas le temps de vous expliquer tout cela, & vous le comprendrés assés par vous-même.

M. GAUTIER.

Oh ça, envoyés-moi douze estampes de chaque espèce, pour en faire présent à diverses personnes, & je vous les payerai la première fois. Adieu Monsieur.

(*) C'est un fait notoire & qui a scandalisé tout Paris, que des femmes & des filles se sont données en spectacle sur le tombeau d'une manière si indécente, que les yeux les moins chastes en étoient blessés. La circonstance qu'on a ajoutée d'un Prêtre psalmodiant avec une jeune fille, qui sourit à chaque saut périlleux d'une sauteuse, est attestée par des témoins oculaires dignes de foi.

S C E N E V.

M. GAUTIER, MATHURIN.

M. GAUTIER.

EH bien , Mathurin , avons-nous la
sainte perruque ? (*)

(*) *Dom Thierry, Bénédictin, décrit ainsi sa réception en Hollande.* „ Telle fut , mon cher ,
„ mon entrée triomphante en Hollande. Ad-
„ mirons Dieu & le remercions. Qu'il fait bon
„ souffrir pour la vérité & la justice ! Je vous
„ avoue qu'il ne me souvient pas d'avoir senti
„ de ma vie une si douce consolation. Elle au-
„ gmenta de beaucoup, lorsqu'après le dîner on
„ me logea dans l'appartement de mon glorieux
„ Père Quesnel , de sainte mémoire : qu'on me
„ donna son lit sur lequel il est mort, & où je re-
„ pose si bien , & que m'ayant abandonné tous
„ ses meubles, on me confia encore son cabinet
„ pour y travailler , & où je vous écris au mi-
„ lieu de ses Livres & de ses papiers dont je suis
„ le maître , aussi bien que de tous ceux qui
„ sont dans la maison. J'ai actuellement une
„ de ses perruques sur la tête, & je respire à longs
„ traits l'air salubre qu'il a sanctifié. Jugés si
„ je suis à plaindre. Cela vaut mieux que ma
„ Patrie „ *Lettre de Dom Thierry dans la cin-
quième Lettre de Paul Hoynek ad Erkelium.*

MATHURIN.

Oui, voyés la belle raison ! mais vous aviez bien raison de dire que l'enchère s'y mettroit ? Car j'y ai eu bien de la peine.

M. GAUTIER.

Comment donc cela ?

MATHURIN.

Comment ! Parguienne, c'est que drès là que je l'ai eu prise, & mise dans ma poche, voilà-t'il pas qu'il est venu une grande Madame, qu'ils appelloient Madame la Duchesse de... je ne sçais plus son nom, qui la vouloit avoir itou, & qui disoit comme ça qu'elle vouloit s'en faire un chignon. * Oh dame ! j'ai tenu bon moi ; & l'homme lui a dit comme ça, qu'il me l'avoit baillée ; mais qu'il lui donneroit de vieux rabats de ce Monsieur Quesnel pour s'en faire une Palatine. Ça l'a un peu reconsolée.

M. GAUTIER.

Donnes-la moi. O reste précieux du plus grand homme de nos jours !

MATHURIN.

N'est-il pas vrai que vela une belle relique ?

M. GAUT.

* Je pourrais citer quelques Dames Jansenistes de Paris, qui ont eu l'extravagance de se coëffer dans un goût à peu près semblable.

M. GAUTIER.

Oui Mathurin : croirois-tu bien que toutes les parures mondaines brillent moins à mes yeux.

MATHURIN.

Oh Dame oui : ça treluit diablement. Morgué j'enrage.

M. GAUTIER.

Que j'aurai de joye à la porter !

MATHURIN.

Que j'aurois de plaisir moi à la jeter au feu !

M. GAUTIER.

Mais je n'ai garde de la mettre à tous les jours. Je ne la veux porter que les jours de grande fête.

MATHURIN.

Oh oui : surtout le mardi gras. Ça fera un Carême-prenant.

M. GAUTIER.

Voyons , essayons-là. Mets la moi sur la tête.

MATHURIN.

Pardi , Monsieur , attendés donc que je la peigne.

M. GAUTIER.

La peigner ! donnes-t'en bien de garde. Ne vois-tu pas que ce mauvais ordre où elle est , relève son éclat ?

MATHURIN.

Eh bien, Monsieur, quelle mouche vous pique ? M. GAUTIER.

Ouf... je crois que j'ai des convulsions.

MATHURIN.

Des confussions ! Quel mal est ça , Monsieur ?

M. GAUTIER.

Tais-toi , ignorant : c'est un miracle.

MATHURIN.

Vous verrez que c'est cette vilaine perruque là. Eh ! que ne là jettés-vous donc vite , Monsieur ?

M. GAUTIER.

Je m'en garderai bien. Ah ! si j'étois assés heureux pour avoir des convulsions ! Voyons pourtant si je ne me trompe pas.. (il bâille.) a a !

MATHURIN *bâillant par imitation.*

Ma foi , Monsieur a a . . . voilà aussi les confussions qui me prennent. Peste soit de la perruque.

M. GAUTIER *éternuant.*

Atche !

MATHURIN.

Bon cela.

M. GAUTIER.

Atche !

MATHURIN.

Dieu vous benisse , Monsieur.

M. GAUTIER.

Atche !

MATHURIN.

Courage. Pardi velà une drôle de per-
ruque. Est-ce là tout ?

M. GAUTIER.

Oui ; mais il me semble que je sens
des inquiétudes dans les jambes. (*Il re-
muë les jambes.*) Tiens , vois comme el-
les vont. MATHURIN.Eh pardi , comment n'iroient-elles pas
puisque vous les remués ? Mais tenés vous
un peu ferme , là , comme ça. Vous vo-
yés bien qu'elles ne vont plus.

M. GAUTIER.

Cela est vrai ; mais je pense que mes
bras veulent aller aussi. (*Il remuë les
bras , & en les agitant il donne à Mathu-
rin un coup dans le visage.**)

MATHURIN.

Diable soit de vos confussions ! Voi-
là-t'il pas un beau miracle de me casser
la machoire ! allés , Monsieur , tout ce-
la ne sert de rien. Est-ce que si je veux
remuer les jambes & les bras , je ne le fe-

* Les Convulsionnaires de S. Paris avoient la
malice d'en faire autant à ceux qui s'approchoient
trop près pour les regarder.

rai pas bien itou ? Tenés . . . voyés . . .
& si pourtant je n'ai pas de perruque.

M. GAUTIER.

Je crois que tu as raison. C'est une imagination que j'ai eüe. Redonnes-moi ma perruque, & portes celle-là dans mon armoire.

MATHURIN.

Eh non, Monsieur, vous dis-je, ça n'est bon qu'a faire une épouventail de chenevière.

M. GAUTIER.

Mathurin, encore une fois, tu te mêles de raisonner, & tu n'es qu'une bête. Je ne voudrois pas pour beaucoup ne pas posséder ce trésor là.

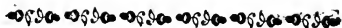
MATHURIN *reportant la perruque.*

Ce trésor là ! oh bien, bien, si vous perdés votre procès, nous verrons si vous trouverés dans ce trésor là de quoi payer les dépens.

M. GAUTIER.

Mais il me semble que ces miracles tardent bien à venir. Il est pourtant important que M. Germain les voye. Parbleu si je lui faisois changer de sentimens ; je ferois là une belle conversion. Il faut que j'aille dans mon cabinet l'attendre.

Fin du troisième Acte.



A C T E IV.

S C E N E P R E M I E R E.

M. GERMAIN , ISABELLE.

M. GERMAIN.

Oui , ma Niece , c'est un point résolu , & vous êtes trop raisonnable pour ne pas l'approuver. Il faut pour l'intérêt de nôtre Religion retourner en Angleterre.

ISABELLE.

Soyés persuadé , mon cher Oncle , que je suivrai aveuglément toutes vos volontés. Mon devoir m'y oblige , la reconnaissance m'y engage ; & d'ailleurs comme je ne connois pas l'époux que vous me destiniés , je n'aurai aucun regret de le perdre.

M. GERMAIN.

Je vous avoüerai moi que j'y ai quelque regret ; car j'ai vû Valere , & il m'a parû fort aimable. Mais il ne faut plus y songer.

ISABELLE *à part.*

Valere ! juste Ciel ! (*haut*) Quoi ! l'époux que vous me destiniés , se nomme Valere ?

M. GERMAIN.

Oui : le fils de M. Gautier.

ISABELLE.

Mais vous m'avez toujours parlé du fils de M. Germain !

M. GERMAIN.

Il est vrai ; mais il faut que vous sachiez que M. Germain notre parent a pris depuis quelques années dans ce pais-ci le nom de M. Gautier ; & comme j'avois de la peine à m'accoutumer à ce nouveau nom , vous m'avez toujours entendu l'appeller M. Germain.

ISABELLE *à part.*

O Ciel ! qu'entends-je ? c'est Valere qui m'étoit destiné ; c'est Valere que je perds !

M. GERMAIN.

Que dites - vous ma Nièce ? Qu'avez-vous ? vous pâlissés , ce me semble ! vous trouvez-vous mal ?

ISABELLE.

Non , monsieur , ce n'est rien : c'est un éblouissement d'un moment.

M. GERMAIN.

Après tout , ce qui me fait moins re-

gretter Valere, c'est qu'il m'a déclaré que son cœur étoit engagé ailleurs, & que rien ne pourroit le faire résoudre à vous épouser.

ISABELLE.

Il vous l'a dit ?

M. GERMAIN.

Oui, & il m'en a même tantôt parlé avec beaucoup de vivacité.

ISABELLE *à part.*

Ah ! l'ingrat ! il m'a trompé. Oublions un perfide : il est indigne de mon amour. (*haut*) Allons, monsieur, je vous le répète encore : je suis disposée à vous obéir, & à partir quand il vous plaira.

M. GERMAIN.

J'en suis charmé, ma Nièce ; mais puisque nous sommes venus pour dire adieu à votre amie, il est juste de la voir. Loge-t-elle près d'ici ?

ISABELLE.

C'est ici même.

M. GERMAIN.

Quoi c'est ici ? c'est donc la fille de M. Gautier ?

ISABELLE.

Il faut que ce soit elle-même : & je vois par ce que vous venez de m'appren-

dre, que Lucile mon amie est aussi ma parente.

M. GERMAIN.

La rencontre est singulière.

SCENE II.

M. GERMAIN, VALERE,
ISABELLE.

VALERE.

Que vois-je ? Isabelle avec cet étranger ! Monsieur, oserois-je vous demander où vous conduisez cette aimable personne ?

M. GERMAIN.

Chés vous-même. Elle vient rendre visite à votre sœur.

VALERE.

Pardonnés ma curiosité ; mais apprenés-moi de grace quel intérêt vous y prenés.

M. GERMAIN.

L'intérêt qu'un Oncle prend pour une Nièce dont le sort lui est confié.

VALERE.

Quoi c'est vous ! Ah, monsieur, que cette rencontre est heureuse pour moi !

car il faut vous l'avouer. J'ai eu la témérité de porter mes vœux jusqu'à elle, & si vous avés la bonté de les approuver, vous me rendrés le plus heureux des hommes.

M. GERMAIN.

Vous m'étonnés, Valere. Souvenés-vous que vous m'avés tantôt déclaré que vôtre cœur étoit engagé, & que vous ne pouviés vous résoudre à épouser la parente qui vous étoit destinée.

VALERE.

Il est vrai, & je suis encore prêt d'en faire serment.

M. GERMAIN.

La voilà cette parente. C'est Isabelle elle-même.

ISABELLE.

Oui, Valere, c'est moi que vous trahissés. Car il faut, monsieur, vous l'avouer à mon tour. Depuis le peu de jours que je suis ici, Valere a trouvé l'occasion de me voir : il m'a persuadé qu'il m'aimoit ; & moi sans le connoître, je commençois à me plaindre en secret du sort, qui me destinoit à un autre qu'à lui. Mais s'il dément aujourd'hui ses sermens, il n'aura pas la gloire de triompher de ma foiblesse. Un ingrat ne merite que des mépris, & non des regrets.

V A L E R E.

Qu'entends - je , juste ciel ! Isabelle ! monsieur ! dans quel étonnement me jetés - vous ? Tous mes sens sont interdits , charmante Isabelle ! moi vous tromper par de faux sermens ! moi cesser un moment de vous aimer ! fut - il jamais un reproche moins mérité ? Ah ! de grace permettez - moi de vous expliquer la cause d'une erreur si fatale à mon amour.

M. G E R M A I N.

Laissez - moi ce soin , Valere. J'avois déjà tantôt conçu quelque soupçon de ce que je vois dans ce moment , & l'explication de ce mystère n'est pas difficile. Lorsque vous m'avez parlé tantôt , sans doute vous ne croyiez pas parler à M. Germain.

V A L E R E.

Eh ! pouvois - je le croire , puisque vous vous nommiés M. Kinsman ?

M. G E R M A I N.

Et lorsqu'on vous a parlé d'épouser une Parente , vous ignoriés que ce fût Isabelle ?

V A L E R E.

Eh ! comment l'aurois - je sçu , puisqu'on me disoit que cette Parente étoit encore en Angleterre ?

M. G E R M A I N.

C'est donc la Parente inconnue , non

pas Isabelle que vous refusés ; & dans ce refus même, c'est Isabelle que vous aimés.

V A L E R E.

Je n'ai jamais eu d'autre pensée. Il ne me reste plus, Monsieur, qu'à vous conjurer de ne pas différer mon bonheur. Mon Pere a accepté avec joye la proposition que vous lui en avés faite, & je me flatte qu'Isabelle y consentira.

M. G E R M A I N.

Ecoutez-moi, Valere, à mon tour. Ne vous souvenés-vous plus de ce que je vous ai dit tantôt : que M. Germain ne pourroit consentir à ce mariage.

V A L E R E.

Ah ! que me dites-vous ?

M. G E R M A I N.

Il est trop vrai. Le Ciel même sembloit approuver mon dessein par l'inclination qu'il vous a inspirée, & que vous avés prise l'un pour l'autre sans vous connoître. J'en suis touché, Valere, je l'avoüe. J'approuve votre amour ; mais je le plains. Car un obstacle invincible s'oppose à votre bonheur. Votre Pere est livré à un Parti ennemi de l'Eglise & de l'Etat. Je ramène ma Nièce en Angleterre.

V A L E R E.

Ciel ! que m'apprenés-vous ? vous la
ramenés

ramenés en Angleterre ! ah ! permettez-moi donc de la suivre. Rien ne peut m'en séparer ; & si je la perds , il faut que je renonce à la vie.

M. GERMAIN.

Ne songés point à nous suivre , Valere : cela ne se peut. La seule esperance qui vous reste, c'est que vôtre père change de conduite & de sentimens ; & la chose n'est peut-être pas impossible. Car comme il ne s'est fait Janseniste que sur la foi de quelques miracles prétendus , s'il decouvre la fausseté de ces miracles , je ne desespere pas de le voir changer. Or , il attend ici quelques-uns de ces gens soi disant guéris pour les examiner : il m'a prié de m'y trouver ; & je vous promets de lui faire si bien appercevoir le faux & le ridicule de ces miracles prétendus, qu'il se rendra peut-être à la vérité. C'est un dernier effort que je dois à un parent , & à l'amitié que je ressens pour vous. Voici , si je ne me trompe , la Troupe aux miracles. Entrés , ma Nièce , chés Lucile. La voilà qui venoit au devant de vous ; & je vois aussi M. Gautier.

SCENE III.

M. GAUTIER , M. GERMAIN,
M. CAFFART , MATHURIN,
Troupe de Malades de S. Paris.

M. GAUTIER.

SOyés le bien venu , M. Caffart. Nous
voici tous rassemblés fort à propos.
Sont-ce-là vos gens ? En voila trop en-
semble, Il faut les voir l'un après l'autre.

M. CAFFART.

Vous avés raison, Mathurin , faites les
retirer dans ce petit sallon , jusqu'à ce
qu'on les appelle l'un après l'autre. *Les
malades se retirent.* Demeurés vous qui
étiés paralitique. Vous voyés, Messieurs,
un homme qui étoit paralitique du bras
droit , de sorte qu'il n'en pouvoit faire
aucun usage. En voila le certificat en
bonne forme , signé par un Médecin ,
un Chirurgien & le Curé du lieu. Vous
m'avouérés que c'est là un fait bien constaté.

M. GAUTIER.

Qu'en dites-vous , M. Germain ?

M. GERMAIN.

L'attestation me paroît en assez bonne forme. Eh bien cet homme-là se sert-il à présent de son bras ?

M. CAFFART.

Voyés - le vous-même. Remués votre bras, mon enfant. *Le paralytique fait divers mouvemens de son bras.* Voyés-vous, Messieurs ? tenés : encore. N'est-ce pas là un miracle ?

M. GAUTIER.

N'est-ce pas là un miracle, M. Germain ?

M. GERMAIN.

J'avouë que j'en suis un peu étonné.

M. GAUTIER.

Bon, étonné ! c'est un miracle, vous dis-je. Vous êtes un incrédule. Ah que je ressens de joye !

M. CAFFART.

Faisons-en venir un autre.

M. GERMAIN.

Un moment, s'il vous plaît M. Caffart.

M. GAUTIER.

Que voulés - vous dire encore ? Voilà un miracle qui crève les yeux. Vous avés beau rêver.

M. GERMAIN.

J'aurois bien des réflexions à faire sur

ce miracle là , & sur vos certificats , mais attendés : j'apperçois , ce me semble , que cet homme ne fait aucun usage de son bras gauche. *Il lui tire le bras gauche.* Al-lons , mon ami , remués donc aussi un peu ce bras là.

LE PARALYTIQUE.

Ahi ! vous me faites beaucoup de mal.
M. GERMAIN.

Comment , je vous fais mal ! ce bras-là est-il à présent paralytique ?

LE PARALYTIQUE.

Oui , Monsieur. Depuis que S. Paris m'a guéri le bras droit , je suis devenu malade du bras gauche.

M. GERMAIN.

Voilà une plaisante guérison , eh ! quoi ? Messieurs , vous appellés cela un miracle.

M. GAUTIER *d'un air étonné.*

Monsieur Caffart !

M. CAFFART.

Que voulés - vous donc dire , Monsieur ? le bras droit n'est-il pas guéri ?

M. GERMAIN.

Oui , mais ne voyés-vous pas que c'est parce que la paralytie s'est jettée sur le bras gauche ?

M. GAUTIER.

M. Caffart !

M. CAFFART.

Qu'est-ce que cela fait ? Parbleu c'est la paralysie qui a tort. Quand S. Paris guérit le bras droit, est-il obligé de garantir le bras gauche ? Que le bras gauche se guérisse s'il veut. Tant pis pour lui.

M. GERMAIN.

Dites plutôt, Monsieur, tant pis pour la Secte qui ose débiter de pareils miracles. Elle devroit en rougir. *

MATHURIN.

Oh pardi voilà encore un beau guérisseux : allés, allés, votre Saint n'aura pas de mes chandelles.

M. CAFFART.

Patience, Messieurs, patience. J'avoue que ce miracle là n'est pas encore dans son état de perfection. Mais nous le raccomoderons si bien, qu'il deviendra un des meilleurs.

M. GERMAIN.

Vous le raccomoderés ? Il en a ma foi besoin.

* C'est ici une des espèces des prétendues guérisons opérées au tombeau de Monsieur S. Paris. Il y en a eu plusieurs toutes semblables, qui ont fait illusion aux ignorans & aux esprits crédules qui n'examinent rien.

M. CAFFART.

Laiſſés-nous faire. En attendant vous en allés voir d'autres. Allés, mon enfant : retirés-vous. Qu'on faſſe venir la muëtte.

MATHURIN.

Au raccomodage, au raccomodage.

SCENE IV.

M. GAUTIER, M. GERMAIN,
CAFFART, MATHURIN,
UNE FILLE *muëtte*.

M. CAFFART.

POuvés-vous douter que ce ſoit ici un vrai miracle ? Voilà une fille qui étoit muëtte.

MATHURIN.

Une fille muëtte ! oh pardi c'eſt ça qui étoit un miracle.

M. CAFFART.

Et elle parle à préſent.

MATHURIN.

C'eſt qu'elle eſt revenue à ſon naturel.

M. GAUTIER.

Voyons, voyons cela : parle, t'elle bien ?

M. CAFFART.

Elle parle , mais il faut observer qu'elle ne fait que commencer. Car à peine y a-t'il trois mois qu'elle est guérie. Allons , ma fille ; parlés un peu à ces Messieurs.

LA MUËTE.

Han hin han hon han hin hon.

M. GERMAIN.

Que dit-elle ?

LA MUËTE.

Hon han hin hon han.

M. GERMAIN.

Quelle langue parle-t'elle donc ?

MATHURIN.

Elle grogne drôlement.

M. GAUTIER.

M. Caffart !

M. CAFFART.

Comment ! vous ne l'entendés pas ?
Parlés encore , ma fille.

LA MUËTE.

Han hon hin han hin hon.

M. CAFFART.

Ne l'entendés - vous pas , Messieurs ?
Vous l'entendés bien M. Gautier.

M. GAUTIER.

Mais oui. J'entends quelque chose.

MATHURIN.

Attendés , attendés , c'est que vous ne sçavés pas lui parler comme il faut. Laissez moi l'interroger & vous allés voir qu'elle me répondra. Han hin hon hon hin hon.

LA MUÈTE.

Han hin han hon hon hin.

— MATHURIN.

Vous voyés bien qu'elle me répond juste.

M. GAUTIER.

M. Caffart !

M. GERMAIN.

Quoi sérieusement vous osés nous donner cela pour un miracle ? *

M. CAFFART.

Comment , Monsieur , c'est un miracle connu de tout Paris. Je vous défie d'aller dans une maison où l'on ne vous en parle. On vous dira le nom de cette

*. Tout Paris sçait le bruit que les fanfaristes ont fait de la prétendue guérison d'un sourd & muet de naissance ; & tout Paris sçaura aussi quand il voudra que rien n'est plus faux, puisque ce sourd & muet (qui ne l'a jamais été parfaitement) est aujourd'hui précisément au même état qu'il étoit avant le prétendu miracle ; quoiqu'on lui ait donné un maître pour tâcher de lui arracher quelques paroles.

filles , son âge , sa demeure. On vous citera quarante témoins qui ont déposé pour le miracle ; & vous vous feriez jeter la pierre , si vous vous avisiés de le contester. On l'a écrit dans toutes les Provinces , on en a imprimé les procès verbaux.

M. GERMAIN.

Vous me prouvéz par là qu'il y a dans Paris bien des dupes , & qu'il faut qu'un esprit de vertige ou de fanatisme ait brouillé toutes les cervelles.

M. GAUTIER.

Franchement M. Caffart , cela ne me paroît pas bien merveilleux.

M. CAFFART.

Faites donc réflexion que vous auriez peut-être raison , si vous ne voyés qu'un miracle , mais ce n'est point chaque miracle en particulier qu'il faut examiner : il faut envisager le total. Or il y en a trois cens.

M. GERMAIN.

Eh, Monsieur, donnés-nous en un seul vrai , & on vous quitte de tous les autres.

M. CAFFART.

Eh, bien vous en allés voir. Retirés-vous , ma fille , & qu'on fasse venir le boîteux.

MATHURIN.

Au raccomodage , au raccommodage.

SCENE V.

M. GAUTIER , M. GERMAIN ,
M. CAFFART , MATHURIN ,
UN BOITEUX .

M. CAFFART.

VOyés cet homme - là , Messieurs ;
comme il marche .

MATHURIN.

Voyés comme il a l'air à la danse .

M. GERMAIN.

Que nous produisés vous là , Monsieur ? Je vois un homme qui se traîne avec peine à l'appui d'un bâton , & qui souffre en marchant . *

M. CAFFART.

Eh bien , Monsieur , cet homme là ne marchoit auparavant qu'à l'appui de deux potences .

M. GERMAIN.

Et à présent il ne se sert que d'une : voilà certes un miracle fort singulier !

* C'est la guérison prétendue du Doyen de S. M. de la Margot de l'Hôtel-Dieu , & de la fille du Pot d'étain .

M. CAFFART.

Il est pourtant vrai que nous n'avons point pû avoir d'attestations de Médecins & de Chirurgiens ; mais nous avons celui de quatre Avocats & de deux Notaires.

MATHURIN.

Et de deux Orfèvres, je gage.

M. GERMAIN.

C'est la même chose. De bonne foi, Monsieur, est-ce là ce que vous appellés une guérison miraculeuse ? Quoi se traîner comme fait cet homme là, c'est marcher ; & ne pouvoir se traîner qu'avec peine & avec douleur, c'est être guéri ? Eh si, Monsieur. Pour l'intérêt de vôtre cause vous devriés cacher de pareils miracles. *Au boiteux.* Allés, mon bon homme. Reprenés vos potences, croyés-moi. Vous n'êtes point propre à achalander la boutique aux miracles.

MATHURIN.

Au raccommodage, au raccommodage.

M. GAUTIER.

Monsieur Caffart !

M. CAFFART.

Comment l'entendés-vous donc, Messieurs ? Prétendés-vous qu'un Saint guérisse un homme tout d'un coup, sans qu'il

reste aucun vestige de sa maladie ? Oh ! parbleu vous êtes trop difficile, & le tems de ces miracles là est passé.

MATHURIN.

C'est que S. Paris n'est encore qu'à son apprentissage, voyés-vous, Monsieur le Docteur, tirés-nous-en d'une autre.

M. CAFFART.

Il le faut bien ; car vous êtes des incrédules, à qui il faut faire toucher les miracles au doigt & à l'œil. Faites venir la Sourde.

SCENE VI.

M. GAUTIER, M. GERMAIN,
M. CAFFART, MATHURIN,
UNE FEMME *sourde.*

M. CAFFART.

QU'on interroge cette femme-là, & elle rendra compte elle-même de sa guérison.

M. GERMAIN.

Voyons : Comment vous appellés-vous, ma bonne ?

LA

LA SOURDE.

Oui monsieur : j'étois bien sourde auparavant.

M. GERMAIN.

Fort bien ; & quel est votre nom ?

LA SOURDE.

J'entends fort clair à présent , Dieu-
merci , & monsieur S. Paris.

M. GERMAIN.

Il y paroît. (*haussant la voix.*) mais ma
bonne femme quel âge avés vous ?

LA SOURDE.

Je demeure dans la rue S. Antoine ,
monsieur.

M. GERMAIN.

Je vous demande quel âge vous avés.

LA SOURDE.

A quel étage je demeure ? au troisième
tout auprès d'un Apothicaire. C'est que j'ai
quitté la Paroisse de S. Sulpice , où les
gens disoient que j'étois toujours aussi
sourde qu'auparavant ; & je suis venue
demeurer dans la rue S. Antoine , où tou-
tes les Dames disent que j'entends clair à
présent , & que S. Paris m'a guérie. Oh !
les Dames de la rue S. Antoine sont bien
sçavantes.

MATHURIN.

Oh pardi tu en as bien menti ; car j'en ai ôté le battant. Vous le voyés bien.

M. GAUTIER.

M. Caffart.

M. CAFFART.

Encore une fois vous n'êtes pas raisonnables : vous voulés des guérisons par faites, & on vous a déjà dit qu'il n'y en a point.

MATHURIN.

Ma foi, Monsieur le Docteur, vôtre S. Paris est un grand opérateur ; mais je n'achèterai pas de son orvietan.

M. GAUTIER.

Est-ce là tout ce que vous avés, Monsieur ?

M. CAFFART.

Non, mais il est inutile de vous faire rien voir de plus, puisque monsieur est déterminé à ne rien croire.

M. GERMAIN.

Pardonnés-moi. Je serois curieux par exemple de voir cette fameuse Anne le Franc, dont le Parti a tant vanté la guérison miraculeuse.

M. CAFFART.

Oh pour celle-là vous ne la verrés pas : car elle n'est plus à Paris, & on a été bien aise de la soustraire aux yeux des curieux.

M ij

* Mais nous avons là un convulsionnaire, dont les sauts & les mouvemens surnaturels ont de quoy convaincre les plus incrédules.

M. GERMAIN.

Oh ! parbleu le Spectacle est trop intéressant pour nous en priver. Qu'on le fasse entrer, je vous en prie.

* C'est un fait connu de tout Paris qu'après que M. l'Archevêque a démontré par une infinité de témoignages non suspects, & entr'autres par celui des Médecins & des Chirurgiens, l'imposture de la guérison prétendue d'Anne le Franc, & l'insigne fausseté du Procès-verbal que le Parti en avoit fait dresser ; cette fille a voulu se pourvoir contre le Mandement de M. l'Archevêque. Mais ses infirmités qui l'ont reprise plus que jamais, lui en ont ôté les moyens ; & pour en dérober la connoissance au Public, les Jansenistes l'ont fait disparaître de Paris. Elle est depuis plusieurs mois à la campagne, où elle a la liberté d'être malade sans conséquence.

SCENE VII.

M. GAUTIER, M. GERMAIN,
M. CAFFART, MATHURIN,
UN CONVULSIONNAIRE.

M. CAFFART.

Allons, mon ami, étendez vous-là sur le dos ; comme vous faites sur

la tombe de S. Paris : défaites vos jarretières , vos fouliers , votre cravate. Al-
lons , commencez , & faites voir à ces
Messieurs ce que Dieu opère en vous par
la vertu du Saint. (a)

M. GERMAIN.

Comment donc ? Est-ce que les con-
vulsions le prennent quand il veut , &
quand on l'en prie ?

M. CAFFART.

Oui , Monsieur. Tous les Convul-
sionnaires ont sur cela pleine liberté , &
leurs convulsions cessent de même quand
on les prie de finir. (b)

M. GERMAIN.

Parbleu vous voulez rire. Car on n'a
jamais dit que des convulsions surnatu-
relles , soit qu'elles viennent de Dieu ,
soit qu'elles viennent du diable , com-
mencent & finissent au gré du patient
& des spectateurs.

M. CAFFART.

Ce que je vous dis , Monsieur , est un

(a) La peinture qu'on fait dans toute cette
Scene est copiée mot pour mot d'après ce que tout
Paris a vu à S. Médard. La posterité aura peine
à le croire.

(b) Voyez les Procès-verbaux de plusieurs Mé-
decins & Chirurgiens , imprimés à Paris chés la
veuve Maziere.

fait contre lequel il est inutile de disputer. Regardés seulement cet homme-ci. Tenés, voyés ces grimaces effroyables, comme il roule les yeux, comme il se tord les bras, comme il écume de la bouche, comme il gémit douloureusement.

M. GAUTIER.

O Ciel ! cela fait horreur. Quelle espèce de miracle est-ce donc-là ?

MATHURIN.

Pouas ! velà un vilain miracle.

M. GERMAIN.

Quoi, monsieur, voilà l'horrible spectacle que vous donnés au Public ?

M. CAFFART.

Il est vrai que cet homme-ci ne fait pas les convulsions avec autant de grace que les autres. Si vous veniés à S. Médard, vous seriez charmé de leurs bonnes manières. Ils suspendent leurs mouvemens pour laisser passer les Dames, ils saluënt la compagnie avec un soufrire gracieux, & se cèdent la place les uns aux autres avec une politesse charmante. mais en recompense celui-ci est un des plus agiles. Voyés comme il s'élance, comme il se souleve, comme il s'agite. Si j'avois ici de la terre du tombeau de S. Paris

pour lui en jeter sur la tête , vous verriez bien autre chose.

M. GAUTIER.

Ah ah ! j'en ai ici de la terre du tombeau. Mathurin tu te souviens bien que tu m'en apportas l'autre jour. Va-t'en la querir.

MATHURIN.

J'y vais , Monsieur. *A part.* Pardi j'aimons bien rire , car je vais lui jouer un bon tour. *Il sort.*

M. GAUTIER.

Que dites-vous de cela , M. Germain ?

M. GERMAIN.

Je vois un homme assés agile qui se soulève soutenu sur le talon , sur le coude , sur un point d'appui. Je le vois qui a l'attention de ne se point blesser. Je vois qu'il reprend haleine , & qu'il modère son jeu comme il lui plaît. Je vois en un mot ce que vous verrez faire quand il vous plaira au dernier sauteur de la fore ; mais appeller cela des convulsions & appeller des convulsions un miracle , je vous avoue que cela me passe.

M. GAUTIER.

M. Caffart !

M. CAFFART.

Vous ne savez donc pas , Monsieur ,

que l'histoire Ecclésiastique rapporte qu'on en voyoit de semblables sur le tombeau des Martyrs.

M. GERMAIN.

Avec cette différence, Monsieur, que celles dont vous parlez étoient assurément très involontaires, & que celles-ci ne sont que de pures grimaces. Ajoutés, s'il vous plaît, que les saints Martyrs les guérissent, & que c'est ici votre Saint qui les donne; & comme celles-là étoient un effet de la possession du démon, il me paroît que vous ne faites guères d'honneur à votre Saint, de lui faire faire des miracles tout pareils à ceux du diable. *

M. GAUTIER.

Que le Ciel nous préserve de tels miracles ! voilà un beau présent !

M. CAFFART.

Vous dirés tout ce qu'il vous plaira ; mais enfin tout Paris va les voir & en est étonné.

M. GERMAIN.

Oui, mais vous ne dites pas que tout ce qu'il y a de gens sensés, en sortent

* Voyés l'excellent discours d'un Théologien sur les miracles. Voyés pareillement le dernier Mandement de M. l'Archévêque & celui de M. de Marseille.

scandalisés de l'effronterie de vos imposteurs , de la bêtise de vos dévots & de vos dévotes , & de l'imbécillité du Peuple.

MATHURIN *revenant.*

Oh pour le coup nous allons voir de belles cabrioles ; car voici de la terre.

M. CAFFART.

Donnés , mon ami , donnés. Je vais lui en jeter seulement une pincée , & vous allés en voir l'effet. *Il jette un peu de terre sur la tête du Convulsionnaire.* Tenez : voyés-vous comme les convulsions redoublent. Admirés l'effet de cette terre consacrée par le tombeau du Saint.

M. GAUTIER.

O Ciel !

M. GERMAIN.

Cela fait horreur à voir. Finissés, Monsieur , finissés. En voilà trop.

MATHURIN *riant de toutes ses forces.*

Ah ah ah ah ah !

M. GAUTIER.

De quoi rit cet animal-là ?

MATHURIN *riant encore.*

Ah ah ah ah ah !

M. GERMAIN.

Qu'as-tu donc ? Sont-ce aussi des convulsions qui te prennent ?

MATHURIN.

Oh pardi laissés-moi rire ; car , ça est trop drôle. Ah ah ah ah !

M. GAUTIER.

Dis-nous donc ce qui te fait rire.

MATHURIN.

Eh pardi , Monsieur , c'est que la terre que je viens d'apporter . . . ah ah ah !

M. GAUTIER.

Eh bien ?

MATHURIN.

C'est de la terre du jardin que je viens de prendre ; & Monsieur le Docteur dit que ça met le diable au corps.

M. GAUTIER.

M. Caffart !

M. CAFFART.

Je te trouve bien hardi , mon ami , de prendre avec moi ces libertés-là.

MATHURIN.

Oh parguienne vous êtes bien plus drôle avec votre terre de S. Paris.

M. CAFFART.

Vous êtes un insolent , mon ami.

MATHURIN.

Ah ah ah ah !

M. CAFFART.

Un fripon aposté par les Molinistes pour décrier nos miracles.

MATHURIN.

Ah ah ah ah !

M. GERMAIN.

Eh pourquoi vous en prendre à lui ,
Monsieur ? C'est à S. Paris à défendre ses
miracles & la vertu de son tombeau.

M. CAFFART.

Allés , Monsieur , je vois bien que
vous n'êtes vous-même qu'un franc Mo-
liniste.

M. GERMAIN.

Si c'est être Moliniste que de mépriser
des miracles ridicules , je vous avoue que
je fais gloire de l'être.

M. CAFFART.

Eh bien , soyés donc Moliniste, Cour-
tisan des Jésuites , vil esclave du Pape ,
Meurtrier des Rois , ennemi de nos ma-
ximes , Apôtre du diable. On se passera
bien de votre suffrage ; & vous Monsieur
Gautier , vous auriés bien pû m'épar-
ner la peine de venir ici disputer contre
un libertin & un impie. (*Il sort.*)

MATHURIN.

Ah ah ah ah !

SCENE VIII.

M. GAUTIER , M GERMAIN,
MATHURIN.

M. GERMAIN.

IL faut avouer que ce M. Caffart est d'une grande modération. Est-ce là son style ordinaire ?

M. GAUTIER.

Oh non. Cet homme - là ne prêche que la charité ? Et hormis le Pape , les Evêques , le gouvernement & les Moliéristes , il ne médit jamais de personne.

M. GERMAIN.

Voilà une grande charité ! je la lui pardonne ; mais que pensés vous des beaux miracles que vous venés de voir ?

M. GAUTIER.

Je vous avoue que je m'attendois à toute autre chose ; mais vous m'avez aussi qu'il y a pourtant là quelque chose d'extraordinaire.

M. GERMAIN.

Sans doute ; car il est fort extraordinaire qu'on ait l'impudence de se jouer ainsi

ainfi de la Religion , & d'abuser un Peuple ignorant & fuperftitieux , en lui donnant pour des miracles ce qui n'eft que l'effet de l'impofture & de l'illufion la plus groffiére. Car enfin il faut que ceux qui font valoir ces prétendus miracles , foient ou des gens de mauvaife foi qui déposent contre le témoignage de leur confcience & de leurs fens , ou des hommes tellement aveuglés par leurs préjugés , qu'ils ne voyent pas ce qui frappe les yeux de tous les gens fensés. Choififfés à laquelle des deux efèces vous voulés croire , ou à des hommes fans foi , ou à des hommes fans lumiéres.

M. GAUTIER.

Voilà juftement ce qu'il y a d'embarraffant ; car ces gens-là ne font certainement pas accusés de manquer d'efprit, & on ne fe perfuadera pas non plus que des hommes , qui font profeflion d'une morale fi févère , foient de mauvaife foi.

M. GERMAIN.

C'eft qu'on ne connoît pas l'efprit qui anime toutes les Sectes. L'hypocrifie & l'apparence extérieure de févérité a été de tout temps un des plus sûrs moyens, que les Novateurs ayent employés pour accréditer leur Secte. Les Lutheriens s'appel-

loient *les Evangeliques* : les Calvinistes se nommoient *les Réformés*. Vos Jansénistes se donnent pour des Docteurs de la morale sévère : c'est précisément la même chose. Voulés-vous une preuve sans réplique que ce nom qu'ils se donnent, n'est qu'une pure forfanterie ? Voyés dans les Villes où le Jansénisme est le plus répandu , à Paris par exemple , si les mœurs y sont en effet plus réformées. Je vous en fais le juge. Mais il est inutile de vous en parler davantage. Vous persisterez sans doute dans vos sentimens , & moi je persiste dans ma résolution. Adieu Monsieur ; je vais donner mes ordres pour mon départ.

M. GAUTIER.

Non , Monsieur , je vous en conjure. Car il faut vous avouer que ce que je viens de voir , me donne d'étranges soupçons. Si je suis dans l'erreur, vous acheverés de me désabuser. Accordés-moi le loisir de faire quelques reflexions , & revenés me voir. M. GERMAIN.

En verité s'il s'agissoit de toute autre chose , je me lasserois de tant de délais ; mais l'affaire mérite bien que je pousse la complaisance jusqu'au bout. Ainsi je veux bien consentir encore à ce que vous de-

mandés de moi. Je vais laisser ma Nièce chés vôtre fille , & je reviendrai tantôt ou la ramener avec moi , ou la donner à vôtre fils selon la resolution que vous aurez prise. *Il sort.*

M. GAUTIER.

Et moi quand j'y pense , il faut que je sçache des nouvelles de mon Procès. Mathurin va-t'en prier M. Bredassier de s'en informer , & de venir m'apprendre ce qu'il y aura de nouveau.

Fin du quatrième Acte.

~~~~~

## A C T E V.

SCENE PREMIERE.

M. GAUTIER , VALERE.

VALERE.

**E**H ! quoi mon père , vous serés insensible à mon desespoir ?

M. GAUTIER.

Que ne persuades-tu plutôt à M. Germain de se mettre à la raison ?

VALERE.

Eh comment le persuader ? Puisque la proposition qu'il vous fait est toute à nôtre avantage , c'est à lui à nous prescrire

les conditions , & non pas à les recevoir de nous.

M. GAUTIER.

Eh bien qu'il garde donc sa Nièce & qu'il s'en retourne où il voudra. Voilà une plaisante condition qu'il exige de moi ! je crois qu'il voudra bientôt me faire faire une abjuration en forme. Me prend-il pour un hérétique ?

V A L E R E.

Mais ne pouvés-vous pas abandonner ce qu'il appelle le Parti des Jansénistes ?

M. GAUTIER.

Non , assurément.

V A L E R E.

Eh qu'avés-vous besoin , mon père , de vous mêler de toutes ces disputes-là ?

M. GAUTIER.

Tu es un ignorant , mon fils. Vas , quand tu seras Avocat , tu penseras bien autrement.

V A L E R E.

Mais, mon père , ce sont , dites-vous , les miracles de S. Paris qui vous ont engagé dans ce Parti ; & vous venés d'en voir la fausseté.

M. GAUTIER.

Cela est vrai : M. Caffart est un impertinent ou un homme de mauvaise foi. Je

ne veux plus voir cet homme-là. Mais  
M. Gonin, . . . .

V A L E R E.

Soyés sûr , mon père , que M. Gonin ne vaut pas mieux que M. Caffart ; & tous ces gens-là sont des Marchands de miracles , qui feront incessamment banqueroute à tous leurs badauts de créanciers. Quoiqu'il en soit , sacrifierés-vous ma fortune & mon bonheur aux intérêts d'un Parti reprouvé par toutes les Puissances ? Je vous en conjure mon père , ne me mettés pas au desespoir.

M. G A U T I E R.

Ah ! je vois M. Bredassier , qui vient m'apprendre des nouvelles de mon procès.

## S C E N E II.

M. GAUTIER , V A L E R E ,  
M. B R E D A S S I E R.

M. B R E D A S S I E R.

O Ui , Monsieur : je viens avec joye vous apprendre que vous avés gagné vôtre procès. C'est moi qui vous en assure. M. G A U T I E R.

Que je l'ai gagné ?

M. BREDASSIER.

Oui que vous l'avez gagné, & avec dépens, M. GAUTIER.

Ah ! que vous m'apprenés là une heureuse nouvelle ! je ne me sens pas de joye. Oh pour le comp. que M. Germain s'en retourne s'il veut : tu seras assés riche, mon fils, pour te passer d'Isabelle.

V A L E R E *à part.*

Que je suis malheureux !

M. GAUTIER.

Racontés-moi je vous prie, mon cher Monsieur Bredassier, comment cela s'est passé. M. BREDASSIER.

Cela est tout simple. Après le plaidoyé des Avocats, oùi le rapport, on est allé aux Opinions : toutes les voix ont été contre vous.

M. GAUTIER.

Comment donc !

M. BREDASSIER.

Et l'Arrêt rendu en conséquence vous déboute de toutes vos demandes, & vous condamne pour le fond & pour l'accessoire à perdre le principal & les intérêts, & à payer tous les dépens.

M. GAUTIER.

J'ai donc perdu mon procès ?

M. BREDASSIER.

Oui.

V A L E R E *à part.*

Je respire.

M. GAUTIER.

O Ciel ! & vous disiez que je l'avois gagné ! M. BREDASSIER.

Oui , vous dis-je. Vous l'avez perdu, c'est-à-dire , gagné ; & voici comment. C'est que j'ai remarqué dans l'arrêt une nullité , Monsieur, une nullité plus claire que le jour : c'est moi qui vous le dis. Il faut donc par une requête civile vous pourvoir en cassation. Je me charge moi de dresser votre requête , & de la faire recevoir. On va recommencer la procédure. Je fais d'abord un factum triomphant , qui met vos moyens dans la plus grande évidence. Je fais ensuite un plaidoyé foudroyant , qui met en poudre tous les moyens de votre Partie. Je fais un bruit de diable à l'Audience. Qu'arrive-t-il ? les Juges étourdis par le tonnerre de mes raisons & par l'éclat de ma voix, après avoir mis à néant l'arrêt qui vous déboute, vous rétablissent , réhabilitent, & réintègrent dans tous vos droits & possessions, pour en jouir à l'avenir comme ci - devant , vous & tous vos ayant

cause. De cette façon là ne voyez-vous pas que vous avez gagné votre procès ?

M. GAUTIER.

Peste soit du bavard avec son factum & son tonnerre ! Dieu ! Que vais-je devenir ! me voilà ruiné sans ressource.

V A L E R E.

Non, mon Pere; il semble que la Providence nous ait amené tout exprès M. Germain dans une si facheuse conjoncture , pour réparer le malheur qui nous arrive , & vous mettre dans la nécessité de changer de sentimens.

M. GAUTIER.

Non mon fils , ni l'intérêt, ni la ruine entière de ma famille ne sera jamais un motif capable de me faire abandonner le parti de la vérité. Le dérangement qui arrivé à ma fortune , ne change rien à la justice de la cause que je soutiens.

V A L E R E.

Oùi, mais l'imposture des miracles qui vous l'ont fait embrasser, vous démontre la fausseté & la mauvaise foi de ce parti.

M. GAUTIER.

Cela est bon pour M. Caffart ; mais Monsieur Gonin est un honnête homme incapable de me tromper. M. Gonin me fera voir de vrais miracles.

V A L E R E. *à part.*

Quel entêtement ! il faut que j'aille prier M. Germain de venir faire un dernier effort.

---

S C E N E   I I I.

M. GAUTIER, M. BREDASSIER.

M. GAUTIER.

A H ! Monsieur Bredassier , il faut que vous me consoliez dans mon malheur ; & qu'en devenant mon gendre , vous soyés l'appui de ma famille.

M. BREDASSIER.

Non , non : c'est une affaire à laquelle il ne faut plus penser ; & je vous rends la parole que vous m'aviés donnée.

M. GAUTIER.

Comment donc !

M. BREDASSIER.

C'est un trait d'ami que je vous fais là ; un autre que moi voudroit mal à propos se piquer d'honneur dans cette occasion ; mais je vous aime trop pour cela. Ne voyés-vous pas qu'après la perte que vous venés de faire , je ne suis pas assés riche pour épouser votre fille & la rendre heureuse ?

M. GAUTIER.

J'entends : c'est-à-dire que vous ne

trouvés plus ma fille assés riche pour l'épouser.

M. BREDASSIER.

Mais vous voyés que je fais bien mieux, puisque je m'offre à vous pour vous faire gagner vôte procès.

M. GAUTIER.

Non , Monsieur , après un pareil trait d'ingratitude , je ne veux pas que vous vous mêliés de mes affaires.

M. BREDASSIER.

Je soustiendrai vôte procès , vous dis-je , comme le mien propre.

M. GAUTIER.

Oh je vous en dispense.

M. BREDASSIER.

Encore une fois vôte procès est mon affaire , & je l'épouse.

M. GAUTIER.

Qui ? épouser ma fille ?

M. BREDASSIER.

Non : j'épouse vôte procès. Vous verés comment je menerai cette affaire-là.

M. GAUTIER.

Vous êtes un ingrat, Monsieur Bredassier. M. BREDASSIER.

Je leur ferai rendre gorge.

M. GAUTIER.

Vous êtes un malhonnête homme.

M. BREDASSIER.

Jusqu'au dernier sol.

M. GAUTIER.

Allés vous promener.

M. BREDASSIER.

Avec les frais, les dépens, les dommages & les intérêts. Adieu M. Gautier.

*Il sort.* M. GAUTIER.

Que la peste vous crève, M. Bredassier ! Ciel dans quelle situation me trouvais-je aujourd'hui ! mes enfans sans bien & sans établissement, & moi réduit à n'avoir pas de pain, ou à me faire Moliniste ! Ah ! S. Paris, S. Paris ! voilà une belle occasion de faire un miracle. Allons, roidissons-nous contre la mauvaise fortune, & consentons à tout perdre plutôt qu'à trahir la vérité. Voici le cher M. Gonin.

---

SCENE IV.

M. GAUTIER, M. GONIN,

PITRE *en perruque & le visage  
couvert d'une emplâtre.*

M. GONIN.

J'Ai appris Monsieur, que mon confrere M. Caffart vous avoit amené ici

des gens , dont vous n'avez pas été content. Il a eu tort assurément , & je viens réparer la gloire du Saint, en vous faisant voir un prodige incontestable dans la personne de cet étranger. C'est un Anglois qui a des convulsions tout-à-fait étonnantes & miraculeuses. Il vient d'en faire voir un échantillon sur le tombeau de S. Paris ; & comme tout le monde en a été extrêmement étonné , je vous l'ai amené tout exprès , pour vous convaincre par vos yeux de la vérité de nos miracles.

M. GAUTIER.

Vous me faites en vérité un extrême plaisir ; & malgré le chagrin que je viens de recevoir par la perte de mon procès, j'aurai une vraie satisfaction de voir enfin un miracle bien avéré. Car il faut vous avouer que ceux que j'ai vus tantôt, m'ont donné d'étranges soupçons , & que ma foi en a été terriblement ébranlée. Encore une pareille secousse , & je devenois Moliniste. Mais j'ai toujours compté sur vous. Vous m'allez fortifier, & ce miracle-cy me fournira des armes contre M. Germain. Le voilà qui revient avec mon fils.

SCENE

## S C E N E V.

M. GAUTIER, M. GERMAIN,  
VALERE, M. GONIN, PITRE.

PITRE *appercevant M. Germain.*

( *à part.* ) **A** H ! moi perdu ! vela mon maître , & je crains qu'il reconnoisse moi.

M. GAUTIER.

J'ai perdu mon procès , Monsieur, je suis ruiné , & dans la situation où je me trouve, je devrois ce semble me mettre à votre discrétion. Mais vous exigés de moi une condition, que ma religion & la vérité ne me permettent pas d'accepter. Tenés , voilà un miracle qui va décider entre nous. Jugés-en vous-même.

M. GERMAIN.

Quoi Monsieur , après l'épreuve de tantôt vous cherchés encore à vous tromper vous-même. Quel est cet homme-là ?

M. GONIN.

Vous allés voir, Monsieur.

M. GERMAIN *reconnoissant Pitre.*  
( *à part.* )

Que vois-je ? c'est Pitre. Dissimulons un moment.

Q

M. G O N I N.

Allons mon ami, essayez si les convulsions vous prendront. (*Pitre tremble de frayeur.*) courage !

M. GAUTIER.

Vraiment oui. Les voilà qui le prennent. Voyés comme il tremble , comme il pâlit. Voilà son visage tout changé. M. Germain , ceci est bien différent de ce que vous avés vû tantôt.

M. GERMAIN.

Oui , voilà des convulsions d'une espèce nouvelle. Mais voulés-vous que je fasse aussi un miracle à mon tour ?

M. GAUTIER.

Quel miracle ?

M. GERMAIN.

Je vais dans le moment faire cesser ses convulsions. Donnés-moi une canne.

M. GAUTIER.

Comment une canne !

M. GERMAIN.

Donnés-moi une canne , vous dis-je.  
*PITRE se jettant aux pieds de M.  
Germain.*

Ah ! Monsieur , pardonnés à moi : moi demander pardon.

M. GERMAIN.

Comment maraud , tu te mêles aussi

d'avoir des convulsions ! avoüe-moi la vérité. Qui est-ce qui t'a engagé à jouïr un tel personnage ?

M. GAUTIER.

M. Gonin ! Qu'est-ce donc que cela veut dire ? V A L E R E.

Voilà une bonne découverte !

M. GERMAIN.

Laißés-moi s'il vous plaît éclaircir ce mystère. *A Pitre.* Parles.

PITRE.

Monsieur , un Camarade être venu prendre moi tantôt pour sauter comme lui à S. Paris , & Monsieur Gonin m'avoir donné douze francs \* pour sauter bien haut, & moi sauter plus haut , qu'eux tous. M. GAUTIER.

M Gonin !

M. GONIN.

Qu'est-ce donc que ce coquin-là veut dire ? M. GERMAIN.

Laißés , laißés le dire , Monsieur. *A Pitre :* acheves. PITRE.

Et puis lui m'avoir dit de venir ici , & m'avoir promis six francs , & moi pour

\* On n'en impose point ici à Messieurs les Fan-  
senistes , & le sieur Abbé de Bescherant en est une  
preuve ; car on sçait qu'il a été mieux payé que les  
meilleurs sauteurs de la Foire , quoiqu'il n'en ap-  
proche pas.

n'être point connu , avoir pris un per-  
ruque & un emplâtre.

M. GAUTIER.

M. Gonin !

V A L E R E.

Voilà un grand maraud.

M. GERMAIN à *M. Gonin.*

Voyés , Monsieur , ce que vous avés à  
répondre. M. GONIN.

Comment , ce que j'ai à répondre ?  
Qui êtes-vous , s'il vous plaît , pour me  
venir faire un pareil affront ? Car je vois  
bien que c'est vous qui avés aposté ce co-  
quin là pour décrier nos miracles.

M. GERMAIN.

Moi , je l'ai si peu aposté que je vais le  
chasser de chés moi , pour avoir osé se  
prêter à de telles impostures. Mais en  
tout cas ce n'est pas moi qui l'ai payé  
pour sauter sur le tombeau.

M. GAUTIER.

Non , je ne puis revenir de mon éton-  
nement.

M. GONIN à *M. Germain.*

Allés , Monsieur , je vois bien que  
vous êtes un Moliniste.

M. GERMAIN.

Franchement , Monsieur , me conseil-  
lériés-vous d'être Janséniste , quand je

vois votre Parti se défendre par de si indignes voyes? M. GONIN.

Eh bien sçachés que je me mocque de tout ce que vous pourrés dire , & que je vous conseille pour vôtre honneur de ne point vous vanter de cette aventure.

M. GERMAIN.

Pourquoi donc s'il vous plaît ?

M. GONIN.

C'est que je vous en donnerai hardiment le démenti , & que je serai crû de tout le Public. Laissés faire nos Ecrivains & la Gazette Ecclésiastique. \* Adieu. M. GERMAIN.

Vôtre serviteur. ( à Pitre. ) Et toi misérable , fors d'ici & ne reparois jamais devant moi.

\* Elle vient d'en donner un exemple tout recent dans le 30. Janvier 1732. où elle a l'insolence de donner à un Magistrat respectable le démenti sur des faits , dont tout Paris connoît la vérité.

## SCENE VI.

M. GAUTIER, M. GERMAIN,  
VALERE , MATHURIN.

MATHURIN.

**M**A foi , Monsieur, voici bien d'autres histoires. Tenés, je vous ap-

porte le procès-verbal de je ne sçais combien de Médecins , qui ont été visiter à la Bastille les fauteurs de S. Paris ; & puis voici une Ordonnance du Roi qui envoie tous ces biaux miracles au piautre. On crie dans les ruës un Mandement de M. l'Archevêque ; on dit que le grand fauteur est à S. Lazare (a) , & que le grand Trésorier (b) du cimetière s'est enfui. Enfin tant y a que la boutique aux miracles est fermée , & que le pauvre S. Paris fait Banqueroute à tous ceux qui lui faisoient des neuvaines.

### M. GERMAIN.

Dieu soit loüé ! voila le Royaume purgé d'un grand scandale. Donnes-moi toutes ces pièces-là. Ce sera pour la postérité un monument bien authentique de la badauderie du Peuple de Paris , & de la mauvaise foi de la Cabale Janseniste.

(a) *L'Abbé Bescherant vient d'être arrêté par ordre du Roi : mais on ne sçait pas encore où il est enfermé. Il est vraisemblable que c'est à S. Lazare ou à Bissetre. Sa famille qui est composée de très-honnêtes gens, le demandoit depuis long-tems.*

(b) *Monnery.*

M. GAUTIER.

Je suis confondu , je l'avoüe. J'ai peine à en croire mes yeux : je le vois pourtant , & je n'en puis douter. O Ciel ! se peut-il qu'il y ait au monde de pareils imposteurs !

M. GERMAIN.

Vous le voyés , Monsieur. Voilà les miracles qui devoient décider entre nous deux.

V A L E R E.

Mon père , ne vous rendrés-vous point enfin à des preuves si sensibles ?

M. GAUTIER.

Ah ! que j'ai l'esprit agité ! Qu'exigés-vous de moi , Monsieur ; & comment voulés-vous que je me détermine à me faire Moliniste ?

M. GERMAIN.

Moliniste ! eh qui est-ce qui vous prie de l'être ? Gardés-vous en bien. Il faut pour être Moliniste être plus sçavant que vous n'êtes , & qu'il ne vous convient de l'être en pareille matière. Sçavés - vous seulement ce que c'est qu'être Moliniste ?

M. GAUTIER.

Mais . . . . tous ceux qui sont ennemis des Jansenistes , ne sont-ils pas Molinistes ?

M. GERMAIN.

Point du tout. C'est dans les uns par une ignorance grossière , & dans les autres par une maligne politique , que les Jansenistes donnent le nom de Molinistes à tous leurs Adversaires ; mais le *molinisme* en soi n'est qu'une façon particulière d'expliquer le dogme de la grace , & un système théologique qu'on peut croire ou ne pas croire sans cesser d'être Catholique. Il ne s'agit donc pas pour vous d'être Moliniste : il faut être Catholique , & comme tel , détester en général toutes les erreurs Jansenistes & Quésnellistes , que l'Eglise a condamnées.

Eh bien je vous promets que si je rencontre encore en mon chemin des Jansenistes, comme ceux que je viens de démasquer, je leur dirai de belles injures. M. GERMAIN.

Bon ! autre erreur. Eh si Monsieur : laissés à ces gens-là la liberté scandaleuse qu'ils se donnent d'accabler leurs Adversaires des injures les plus grossières, je ne dis pas sans charité ; mais sans ménagement & sans pudeur. Voyés tous leurs écrits, lisés leur Gazette, écoutés leurs chansons, leurs épigrammes, leurs vers, leurs poèmes infames. En peut-on soutenir la lecture sans rougir ? Peut-on entendre sans rire le conte ridicule qu'ils viennent de répandre dans toute l'Europe d'un Jesuite \* qu'ils font mourir appelant & faisant des miracles, tandis que tout Paris voit ce Jesuite plein de vie & aussi zélé Constitutionnaire qu'aucun de ses confrères ? Comment ne s'aperçoivent ils pas que cette licence effrénée, qu'ils se donnent d'entasser faussetés sur faussetés, est le caractère spécifique de l'erreur ? V A L E R E.

Avoués, mon Père, que Monsieur vous donne des conseils bien différens de ceux, que je vous ai vû donner par vos Docteurs. Décriés les Molinistes, vous disoient-ils sans cesse. Dissimulés tout le bien que vous en sçavés, & publiés-en tout le mal que vous pourrés, vrai ou faux, sur un bruit populaire, sur la moindre conjecture & sans preuves. Faites comme la Gazette Ecclésiastique : c'est un modèle de zèle & de charité. Mais cela cause du scandale dans l'Eglise, & tourne au désavantage de la piété ; n'importe pourvû que nous affoiblissions nos ennemis. Mais la calomnie peut être découverte ; n'importe, la playe est faite, elle ne se

\* *Le P. Chamillart.*

*Comédie.*

réserve pas aisément. Si elle n'est pas crüe dans un lieu, elle le sera dans un autre. Mais tels & tels sont d'honnêtes gens : c'est à cause de cela même ; plus ils ont de mérite & de vertu, plus ils peuvent nous nuire, & par conséquent plus il faut les décrier. Mais enfin ce sont des Evêques, des Puissances respectables : mauvaise raison ; ce sont nos ennemis ; il faut les rendre odieux & ridicules. Il faut au contraire exalter nos Partisans, & malgré la médiocrité de leurs talens & de leur vertu ; malgré leurs vices même connus, il faut en faire des Docteurs de l'Eglise & des Saints. M. GAUTIER.

Il est vrai que voilà l'esprit de ces Messieurs ; mais vous, Monsieur, vous me charmés par la modération de vos conseils :

M. GERMAIN.

Qu'est-ce donc qui vous arrête encore ?

M. GAUTIER.

Eh que dira-t'on de moi si on me voit changer de Parti ? Je n'oserai plus paroître dans la plupart des compagnies.

M. GERMAIN.

Justement : voilà encore un des caractères les plus marqués du parti de l'erreur. Qu'on soit Protestant, Déiste, Socinien, Athée, on n'est pas moins bien venu dans toutes les compagnies Jansenistes. On n'y fait pas seulement d'attention ; mais qu'on soit Constitutionnaire, on devient un monstre dans la Société, on est un homme ridicule. C'est précisément ce qui se passe en Angleterre & en Hollande par rapport aux Catholiques. On y fait grace à toutes les Sectes ; mais on n'y peut souffrir les Catholiques : comme dans une compagnie de bossus on souffre volontiers un manchot & un boiteux ; mais on regarde de mauvais œil un homme bien fait. Au reste vous avés beau dire, je

Vois bien que vous vous convertirez , & j'en suis si persuadé que je veux exécuter sans délai le dessein qui m'a amené en France. Faites venir ma Nièce ; ou plutôt , Valere , allés vous-même la chercher. VALERE.

J'y cours.

M. GERMAIN.

Plût à Dieu que je puisse retrouver mon fils , pour l'unir en même-temps à votre fille ? Rien ne manqueroit plus à mes desirs.

### SCENE VII.

M. GAUTIER , M. GERMAIN , LEANDRE ,  
MATHURIN.

LEANDRE à M. Gautier.

JE viens , Monsieur , avec un extrême empressement vous conjurer de suspendre l'exécution de la parole , que vous avés donnée à mon rival. Enfin après avoir couru toute la ville , j'ai appris que mon père étoit à Paris , & qu'un Monsieur Kinsman arrivé depuis peu de Londres , m'en donneroit sûrement des nouvelles. J'ose espérer , Monsieur , que l'obstacle qui s'opposoit à mon bonheur , étant levé , vous voudrés bien vous souvenir... M. GAUTIER.

Voilà ce M. Kinsman que vous cherchés.

LEANDRE.

Ah ! monsieur , que je suis heureux de vous rencontrer ! . . . . Ciel ! Que vois-je ?

M. GERMAIN à part.

Je me sens tout ému.

LEANDRE.

Est-ce vous ?

M. GERMAIN à part.

C'est lui-même.

LEANDRE.

Mon père !

M. GERMAIN.

Mon fils ! ils s'embrassent.

LEANDRE.

Dieux ! quel transport ! je ne puis parler ... je succombe. M. GERMAIN.

Je ne me soutiens plus.

M. GAUTIER.

Eh vite, au secours ! parbleu je ne sçaurois vous soutenir tous deux. Mathurin , aides-moi donc.

## SCENE DERNIERE.

M. GAUTIER, M. GERMAIN, VALERE, LUCILE,  
LEANDRE, ISABELLE, MATHURIN.

VALERE.

Que vois-je ? M. Germain & Leandre qui se tiennent embrassés ! je ne sçais qu'en penser.

ISABELLE.

Qu'est-ce donc, mon cher Oncle ? Quel spectacle est celui-ci ? LUCILE.

Leandre , c'est vous !

LEANDRE.

Oui-belle Lucile . & voilà mon père.

VALERE.

O jour heureux !

LEANDRE se jettant aux pieds de M. Germain.

Pardonnés-moi , mon père , l'absence involontaire qui m'a séparé de vous. Vous le sçavés : devenu Catholique , je n'ai pas osé me présenter à vos yeux. M. GERMAIN.

Helas , mon fils ; c'est parce que tu es Catholique que je te revois avec plus de plaisir. Je le suis devenu moi-même. LEANDRE.

Ciel ! que m'apprenés-vous ? Je sens redoubler ma joie. M. GAUTIER.

Il faut avouer que voilà dans un jour des événements bien extraordinaires.

M. GERMAIN à M. Gautier.

C'est à vous, Monsieur, à rendre ce jour heureux en remplissant la condition que j'ai exigé de vous. Vous êtes convaincu : vous êtes même persuadé : à quoi tient-il encore ?

M. GAUTIER.

Je me rends : c'en est fait. Je renonce avec horreur à une Secte, qui n'est appuyée que sur le mensonge & l'imposture ; & je vais vous donner une

preuve de ma sincérité. Mathurin, vas prendre chés moi cette petite Bibliothèque Janseniste que tu connois, ces estampes, ces portraits & tout le reste; & jette tout cela hors de ma maison.

MATHURIN.

Oui-dà; & ce grand S. Pais itou?

M. GAUTIER.

Oui.

MATHURIN.

J'en suis pardi bien aise. Vela le pauvre Saint déniché & c'est bien fait, puisqu'il ne guérit de rien. Mais cet écriteau, Monsieur, & cette perruque?

M. GAUTIER.

Jettes-les au feu.

MATHURIN.

C'est conscience, Monsieur, ça vous a coûté si cher. Il vaudroit bien mieux les redonner pour ravoit votre reliquaire & le portrait.

M. GAUTIER.

Oui, mais ils ne le voudront pas. Je les rachèterai.

MATHURIN.

Oh bien bien, il ne vous en coûtera rien; car il faut vous dire comme ça: que quand j'ai vû que cette perruque costoit si cher, je n'ai été ni fou, ni bête. Je vous ai pardi acheté une belle & bonne ragnasse, qui ne m'a coûté que 10. sols, & j'ai gardé le reliquaire & le portrait.

M. GERMAIN.

Mathurin a de l'esprit. Il faut lui payer ce bon service.

VALERE.

Et moi, mon père; exigés vous encore que je me fasse Avocat?

M. GAUTIER.

Non: je fais M. Germain arbitre de ton sort.

M. GERMAIN.

Je m'en charge avec plaisir. Rentrons, Monsieur, pour nous réunir ensemble par le mariage de nos enfans, & ne faire plus qu'une même famille. Ma Nièce & moi nous sommes assez riches, pour vous dédommager de la perte de votre procès.

MATHURIN.

Adieu la foire des miracles. Tous les marchands ont fait banqueroute.

*Fin du cinquante & dernier Acte*

